

**Le
MONDE**

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 119 • Février 1966 2 F.

Les prisons du régime



seront-elles pour Frey?

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunion du groupe : samedi 5 février, à 16 h 30 précises, 110, passage Ramey, Paris (18^e).

Ordre du jour :

- Organisation de nos manifestations ;
- Organisation de la bibliothèque ;
- Cours de formation anarchiste et d'orateurs ;
- Notre action syndicale ;
- Divers.

Permanence du groupe chaque samedi, de 17 à 18 heures, 110, passage Ramey, Paris (18^e).

Pour tous renseignements, téléphoner à ORNANO 57-89.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES

Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES

Pour tous renseignements, écrire à ERIC KOSCAS (J.R.A.), 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI

Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE

Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

F.A. TRESORERIE

Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie.

Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ou 12 francs par an.

Nous vous rappelons également que les budgets de la CAISSE DE SOLIDARITE et du FONDS D'EDITION étant autonomes, nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds Caisse de Solidarité et Fonds d'édition. D'avance merci !

Faugerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES

Ce groupe se réunit chaque semaine dans le 13^e arrondissement.
Pour tous renseignements, écrire au camarade PEREZ Richard, Poste restante, Paris 118.

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE

Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

REGION PARISIENNE

ASNIERES

GROUPE ANARCHISTE

Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredi).

AULNAY

GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BOULOGNE

GROUPE ANARCHISTE

Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui transmettra.

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS

GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville à Montreuil.

NANTERRE

GROUPE ANARCHISTE

Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

VERSAILLES

GROUPE FRANCISCO FERRER

Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE

GROUPE ANARCHISTE

Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON

Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à Jacky BLANCHER, route de Grillon, VALREAS (Vaucluse).

AMIENS

Formation d'un groupe anarchiste à Amiens et aux environs.

Ecrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui s'occupe de la formation de ce groupe.

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »

Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à : Ph. JACQUES, 21, rue Mafignon, BORDEAUX.

Pour l'Ecole rationaliste F. Ferrer et le B.I. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE

GROUPE HAN RYNER

Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

Le camarade Dufour ayant subi, au mois d'octobre, une opération aux deux yeux, il lui est impossible de répondre aux lettres de ses correspondants avant le mois de mai.

EVREUX

GROUPE LIBERTAIRE DE L'EURE

Pour tous renseignements, écrire à LEFEBVRE 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRENOBLE

GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS

S'adresser à KRAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LORIENT

GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

LYON

GROUPE ELISEE RECLUS

Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Larivière, LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE

Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

LILLE

GROUPE FEDERATION ANARCHISTE

S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE - CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUÇON-COMMENTRY

GROUPE ANARCHISTE

Animateur, Louis MAFANT, rue de la Pêche, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER

GROUPE ANARCHISTE

Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, MONTPELLIER.

NANTES

GROUPE FERNAND PELLOUTIER

Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique).

Groupe d'Etudes Francisco Ferrer

Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALLEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-Nantes.

LORRAINE

GROUPE ANARCHISTE

Sections à Metz et Thionville.
Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

OYONNAX

GROUPE LIBERTAIRE

S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

NORMANDIE

GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)

Sections à Barcin, Louviers, Le Havre, Rouen.

GROUPE JULES DURAND

A Rouen, les exposés-débats publics auront lieu désormais les 2^e mercredis du mois au café Le Château d'Eou, place De Gaulle à 21 heures. S'adresser à A. Douquet, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN.

Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

SAINT-ETIENNE

GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freyde, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

SAINT-NAZAIRE

Un groupe anarchiste va reprendre ses activités. Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16 rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG

GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRES

Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE

GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES

Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

ACTIVITÉS DES GROUPES

BORDEAUX

LE CERCLE D'ETUDES LIBERTAIRES

continue son cycle de conférences débats à l'Athénée municipal à 21 heures

Vendredi 4 février

Les problèmes du monde et la solution libertaire par Gaston LEVAL

Vendredi 11 février

Anarchisme et non-violence par Jean COULARDEAU

(participation aux frais 1 F par personne et par conférence)

Groupe des Jeunes Révolutionnaires Anarchistes

Samedi 12 février à 15 heures 110, passage Ramey, Paris (18^e)

Colloque sur le thème

L'ORGANISATION

REVOLUTIONNAIRE

orateur J. Sorel

Samedi 26 février à 15 heures

Colloque sur le thème

LA GREVE GESTIONNAIRE

orateur R. Catal

Groupe libertaire Louise-Michel

Samedi 5 février à 17 h 30 précises 110, passage Ramey, Paris (18^e)

Causerie par Robert PANNIER

Sujet : de Nicée à Vatican II

Cours de formation anarchiste organisés

par le Groupe Libertaire

Louise-Michel

dans son local,

110, passage Ramey, Paris (18^e) (métro Joffrin ou Marcadet-Poissonniers tél. : ORN. 57-89)

Jeudi 10 février, 19 h 15

Colonialisme et anticolonialisme par Gérard SCHAFFS

Jeudi 17 février, 19 h 15

Cours d'orateurs

par Maurice LAISANT

Jeudi 24 février, 19 h 15

L'anti-étatisme

par Marc PREVOTEL

La Tribune d'action culturelle

organise un

DEBAT

à propos de la parution du livre

NI DIEU NI MAITRE

avec

Daniel GUERIN

Emmanuel D'ASTIER

Maximilien RUDEL

Vendredi 4 mars 1966 à 20 h 30

Salle du 44, rue de Rennes, Paris-6^e (métro St-Germain-des-Près)

TOULOUSE

LE CERCLE D'ETUDES SOCIALES

présente

dans le cadre de la semaine de la pensée anarchiste, un cycle de conférences, salle du Sénéchal, Toulouse

Jeudi 3 février à 21 h précises

Marx ou Bakounine ?

par Gaston LEVAL

Vendredi 11 février à 21 h précises

L'anarchisme

et l'action syndicale

par Jo. SALAMERO

Vendredi 18 février à 21 h précises

Non violence et anarchisme

par Jean COULARDEAU

(participation aux frais)

A TOUS NOS AMIS DE L'EST-DE LA FRANCE

Dans le but de mieux se connaître, ensuite d'examiner leurs moyens et possibilités d'action régionale, enfin de coordonner leur travail de militants libertaires, des camarades de Nancy, Metz et Thionville envisagent très prochainement la tenue d'une rencontre régionale.

Tous les amis encore inconnus sont invités à participer à cette réunion, qui doit être le départ d'un renouveau libertaire dans l'Est.

Pour tous renseignements, prises de contacts et suggestions, écrire à : PIRON Louis, 19, promenade Leclerc, 57-Thionville.

PRÈS DE NOUS

La Commission d'Histoire de la F.A. fait appel à tous les camarades qui ont bien connu l'histoire du mouvement dans leur localité et à ceux qui militent ou ont milité, et qui peuvent lui fournir des renseignements précieux.

En particulier, la Commission désire entrer très rapidement en contact avec les camarades qui ont participé, de près ou de loin, à LA RUCHE (fondée par Sébastien FAURE).

Tout document, toutes publications sur cette œuvre (et d'une manière générale tout ce qui concerne l'histoire du mouvement) sera reçu avec plaisir et déposé ensuite soit au CIRA, à Lousanne, ou au Dépôt annexe de Marseille, soit retourné à leur possesseur s'il ne veut pas s'en dessaisir.

Prendre contact avec René Bianco, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}).

*

Le no 12 du Bulletin du C.I.R.A. de Lousanne vient de paraître, ainsi que le no 1 du Bulletin du dépôt annexe de Marseille.

Reclamez-le en envoyant votre cotisation. Vous ferez œuvre utile. CIRA, Bcoumont 24, Lousanne - Suisse (timbre à 0,60).

VIE DE LA FEDERATION

Conférence organisée par l'Université Populaire de Saint-Nazaire, 23 février 1966, Salle des Fêtes, école Jean-Jaurès, 20 h 45 : « Anarchisme et Socialisme », par Daniel Guérin.

Dans le cadre des activités du C.L.J.A. (Comité de Liaison des Jeunes Anarchistes) : réunion générale des jeunes anarchistes de Paris et la région parisienne le 11 février, à 20 h 30, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10^e).

FOYER INDIVIDUALISTE d'Etudes sociales

Dimanche 20 février, à 11 h 30

Café St-Severin, 3, place Michel, à Paris

Conférence de

Yves GALIFRET

du Collège de France

DE L'ETUDE DE L'AME

A LA NEUROPHYSIOLOGIE MODERNE

Réunions du Foyer tous les vendredis, à 20 h 30. Le 11 février : Les diversités de la poésie. Le 18 février : Colloque autour de Han Ryner. Le 25 février : L'individualisme-anarchiste et la jeunesse

Des cours hebdomadaires d'histoire sociale seront donnés, le vendredi soir, à partir du mois de mars.

Renseignements : écrire au Cercle Culturel Libertaire, 39, rue de La-Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Cette année, voulant faire coïncider la date de son gala annuel avec le premier Mai, le Groupe Louise Michel a fixé sa date au vendredi 29 avril 1966 à 21 heures - Retenez déjà votre soirée.

Toutée mal qui finira mal

L'actualité politique en France, par ces temps sombres, est plutôt chargée. L'offensive de l'opposition et plus particulièrement de l'opposition de gauche se précise. Sur le front du syndicalisme, l'accord C.G.T.-C.F.D.T., qui se heurte à l'hostilité déclarée de F.O., comme les démissions de Le Brun et Marion de leurs fonctions dirigeantes à la C.G.T., annoncent le développement des luttes des partis de gauche contre le régime gaulliste. Ceux-ci, bien sûr, mettent à profit l'affaire Ben Barka pour porter à juste titre des coups décisifs au régime, à ses polices parallèles et à ses serviteurs les plus zélés et les plus haut placés (Pompidou, Frey, Foccart, Debré, Papon).

Certains d'entre nous étaient à la manifestation qui eut lieu à la Mutualité pour réclamer toute la lumière sur « l'Affaire ». Les slogans lancés, les discours violents, la tribune bien garnie, l'atmosphère générale, tout indiquait que l'union de la gauche est sur le point de se conclure à nouveau. Nous sommes en droit de demander : pour quoi faire ?

L'expérience du passé doit servir à l'analyse du présent : n'est-il pas frappant de constater la similitude des situations de 1934 et de 1966 ? N'est-ce pas à la suite de l'affaire Stavisky qu'on vit les ligues de droite se déchaîner contre « la Gueuse » et provoquer ainsi la formation du Front Populaire ?

Nous savons que le Front Populaire évoque pour la classe ouvrière un certain nombre de réformes, acquises au prix de luttes sévères. Mais nous savons aussi que le Front Populaire échoua lamentablement dans le marais de la politique antiouvrière et que les réformes perdirent très vite leur effet. (Où sont les 40 heures ?)

Et cela, par la faute de qui ?

Par la faute des partis dits ouvriers qui étant unis aux radicaux bourgeois durent s'aligner sur un programme commun minimum, c'est-à-dire un programme bourgeois. Quant à nous, anarchistes, nous pensons que la politique dite de « Front Populaire » est une politique qui tend à aménager la condition ouvrière dans le cadre de la démocratie et du capitalisme. Quant au « Front Ouvrier », préconisé par certains, il ne peut aboutir à rien de plus, puisque les partis « ouvriers » ont renié complètement leur programme initial de renversement de l'ordre bourgeois pour devenir des partis radicaux. Le programme commun de la gauche d'aujourd'hui ne serait guère éloigné des options de Mitterrand. On sait ce qu'elles valent, ou plutôt ce qu'elles sont.

Mais le Front Populaire, cela évoque aussi les journées de juin '36. Là est la seule solution pour la classe ouvrière : l'action directe, l'occupation des usines, la grève généralisée, voilà qui engage sur la voie du socialisme, et pour peu qu'on trouve le chemin de la grève gestionnaire, voilà qui engage sur la voie du socialisme libertaire.

Encore faudrait-il que les syndicats ouvriers ne demandent pas « de véritables négociations », tout en participant aux duperies organisées par le régime (commissions Toutée - Grégoire). Encore faudrait-il que les syndicats ne soient pas inféodés aux partis politiques stalinien et réformistes.

En tout cas, c'est à la base, parmi les travailleurs et les étudiants, que les anarchistes jouent et joueront encore leur rôle de ferment de la lutte ouvrière, pour la liquidation de l'Etat et du capitalisme.

La police et l'armée

La V^e République nous avait promis un régime de propriété, reconnaissons qu'elle en a nettoyé quelques-uns.

Mais ce qu'elle a fait de mieux, c'est de rassurer l'opinion.

Après tout, il est secondaire qu'on assassine sous la surveillance de la police et que l'Histoire de France contemporaine semble être écrite par un spécialiste de la « Série noire ».

Ce qui importe, c'est que le moral ne fléchisse pas et que les inconditionnels soient inconditionnés à vie.

Or, voici la nouvelle qui nous est donnée et qui va faire soupirer d'aise les plus grands sceptiques :

« La police parallèle va se trouver sous la responsabilité de l'armée. »

On respire.

Il nous suffit de nous souvenir que tous les aventuriers qui ont songé à quelques coups d'Etat ont trouvé dans cette institution un outil servile et stupide, de Napoléon à Franco en passant par Badinguet, pour ne parler que des temps modernes et des exemples les plus flagrants.

L'on sait la discipline qui règne dans l'armée, et si l'on en doutait, la présence de Salan, de Zeller et consorts, dans les prisons de France serait là pour nous le rappeler.

Enfin, si la loyauté des généraux faisait un doute pour quelques esprits maussades, il resterait la solution de coiffer M. Frey d'un képi à feuilles de chêne.

RAUCIME.

GALTIER-BOISSIÈRE N'EST PLUS

Alors que nous finissons de mettre ce journal en pages, la nouvelle de la disparition de Galtier-Boissière nous parvient.

Il serait vain de résumer ici la vie et l'œuvre de cet homme qui fut un Homme !

Ce n'est pas par un article déplorant sa mort, c'est par une large étude rappelant sa vie que nous pouvons véritablement honorer sa mémoire.

Pour saluer celui qui — plus que l'un des compagnons du « Château des brouillards » — fut celui qui sut rester fidèle à sa jeunesse, celui dont la guerre de 1914-18 ne mutila pas plus la pensée que le corps, celui qui ramena dans ses musettes le fameux « Crapouillot » qui allait dénuder la guerre de tous ses oripeaux de gloire, pour nous la montrer, dans toute sa hideuse vérité ; pour saluer celui qui allait poursuivre son œuvre de salubrité en dénonçant la police, la politique, la finance, la religion, la presse et tout ce qui collabore à enténébrer les esprits, et à maintenir la barbarie de notre civilisation ; pour saluer celui qui brava la bêtise et l'ignorance (et fut pour cela plus de cent fois poursuivi) ; pour saluer la destinée d'un tel homme, il faut plus que la spontanéité de cette page, à laquelle une large étude doit faire suite.

Que notre cher Galtier-Boissière reçoive ici l'hommage qu'il ne peut plus entendre, de tous ses compagnons de lutte qu'il n'a jamais trahis.

M. L.

CERCLE D'ETUDES DES JEUNESSES SYNDICALISTES F.O.

32, boulevard Sébastopol, PARIS-3^e
(Métro : Châtelet)

SAMEDI 12 FEVRIER

à 21 heures précises

Conférence

par MAURICE JOYEUX

Sujet : **Albert CAMUS**, sa vie, son œuvre

Vient de paraître

Collection « La Pléiade »

ESSAIS
d'Albert CAMUS

(Editions Gallimard)

Prix : 51 F

En vente à notre librairie

Propos subversifs

A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER.	4
Le Père PEINARD	5
Clins d'œil	5

En France

Galtier-Boissière n'est plus par Maurice LAISANT.	3
Vive Monsieur X par J.-L. GERARD.	4
Vous avez voté par Maurice LAISANT	4
Paris Ouvrier par PEHEL.	6
U.E.C. ou les AVATARS du Centralisme « Démocratique » par Jean PIERRE.	6
Les anarchistes le disaient déjà par C.-A. LAISANT.	11
Les Mains Sales par Maurice JOYEUX.	16

Syndicalisme

Des brèches sont ouvertes, élargissons-les par MONTLUC.	7
--	---

Dans le Monde

Impressions de Pologne par Jean-Louis GERARD.	8 et 9
L'Afrique noire et sa dictature par G. SHAAFS.	
Informations internationale et actualités anarchistes par le G.L.I.	12
Tricontinentale par SOREL.	12

Recherches libertaires

Georges Gurvitch et sa sociologie de la liberté	11
---	----

Lettres, Arts, Spectacles

L'homme aliéné dans l'œuvre de Georges Orwell par G. BODSON.	6
Un nouveau témoignage : La commune de Paris par PEHEL.	12
A chacun son monde par J. ROLLIN et J.-C. TERTRAIS.	13
A travers les revues par J. SOREL.	13
Peinture par J.-L. GERARD.	14
Les disques par J.-F. STASS.	14
Télévision par HEMEL.	14
Théâtre : La Limande bout par Suzy CHEVET.	14
Du vent dans les branches de Sassafras par M. L.	14
Le livre du mois par Maurice JOYEUX.	15

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico Paris
11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT
à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prénoms

Adresse

Le directeur de la publication
Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

VOUS AVEZ VOTÉ... ... ET MAINTENANT

LES élections qui viennent de s'achever, faute d'autre enseignement, nous aurons confirmé que l'on fait dire aux chiffres ce que l'on veut.

Vous pouviez croire dans votre esprit primaire que 85 % des inscrits ayant voté, 15 % s'étaient abstenus.

Ce serait vraiment trop simpliste.

Et, lorsque seront déduits ceux qui ne pouvaient pas se déplacer (les transports sont-ils si mal organisés en France ?), ceux qui étaient sous l'effet d'un narcotique, ceux qui avaient oublié d'arracher la feuille de leur éphéméride, ceux dont la femme était assise sur le pan de leur chemise, les statisticiens d'élite pourront affirmer qu'il n'y avait que 3 % d'abstentionnistes conscients.

Nous pourrions, de notre côté, nous livrer à de savants sondages et de pertinentes déductions sur les 85 % d'inscrits qui n'ont pas déserté les urnes, et sur les motifs extra-politiques qui les ont conduits jusqu'à l'isoloir.

Nous pourrions faire entrer en ligne de compte le caractère sportif de la compétition à laquelle la population était préparée par un tiercé hebdomadaire, nous pourrions considérer les paris engagés (en dehors de tout pari mutuel) et de la possibilité qu'avait tout un chacun d'influencer le sort d'une voix par sa participation, de même qu'on secoue un peu l'appareil Flipper dans les cafés pour permettre à la bille de retomber moins vite dans les oubliettes.

Toutefois, ces soustractions opérées, nous nous garderions bien de donner une proportion quelconque d'électeurs conscients, car ce serait supposer une conscience à un geste qui en est la négation même.

Nous n'en voulons pour preuve que la réflexion vingt fois entendue :

« Certes, aucun candidat ne me convient, lorsque je vote pour l'un, c'est parce que je suis contre l'autre. »

Tel est l'argument suprême de ceux qui nous reprochent d'être négatifs, quand il ne se corse pas de cette apostrophe :

« C'est à cause de vous que de Gaulle sera réélu. »

Le malheur, pour qui garde assez de mémoire pour se reporter de sept ans en arrière, est de se souvenir que ce même électeur conscient, que ce même libérateur, que ce même champion de la dignité humaine, que ce même adversaire déclaré du fétichisme et du pouvoir personnel, était celui qui, en 1958, faisait la courte échelle à l'homme de Colombey.

Comment ne pas s'incliner devant un citoyen pouvant se revendiquer d'une telle constance dans l'attitude et d'une telle suite dans les idées.

Je craindrais, en le suivant, qu'il ne me reproche dans sept ans d'ici d'empêcher de Gaulle (s'il n'est pas mort) d'occuper le pouvoir.

Et ce citoyen ne doit pas être tiré à un exemplaire, si l'on considère que la majorité de l'homme de Colombey, qui était de près de 70 % en 1958, est tombé à 46 % compte tenu des abstentions conscientes ou non.

Insister serait cruel.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est la situation qui attend les travailleurs, dans les années de politique sociale (?) qui nous sont promises.

Le magique suffrage universel et la confiance du corps électoral au chef suprême ne feront pas surgir les écoles de terre, s'accroître les hôpitaux, s'élargir les routes, se multiplier les parkings, s'édifier les immeubles, se remplir les caisses d'assurances sociales, auxquelles les gouvernements successifs ont fait subir des ponctions qui auraient conduit des particuliers au bain !

Le geste sublime, efficace et éclairé qui consiste à mettre un nom sur un papier et ses pieds dans ses pantoufles va-t-il résoudre tous les problèmes qui se posent aux hommes, et ne devraient trouver de solutions que par eux.

Au lendemain des grandes phrases et des superbes résolutions, on verra les événements reprendre leur cours, l'on verra celui de la vie augmenter sans bruit et les salaires (avec retard et dans une proportion bien moindre) s'accroître au grand fracas de la presse.

L'on verra l'ordre régner, avec de loin en loin un scandale financier vite étouffé, un assassinat par les barbouzes (pour rompre la monotonie des jours), et le suicide de quelque économiquement faible incapable de comprendre la grandeur d'une V^e République rénovée.

L'on verra... mais non, on ne verra rien. On continuera à lire les gros titres des coucheries royales et des putanats célèbres, on continuera à se laisser envahir par le lancement du dernier détersif ou par celui de la dernière vedette du jour, on continuera à se désintéresser de tout et de soi-même, jusqu'à la prochaine parade électorale où l'on prouvera son sens politique en abdiquant sa liberté et en se désistant de sa responsabilité par un geste paresseux et reposant.

On continuera à pester contre les abstentionnistes dont, je vous l'accorde, la proportion — même de 15 % — est véritablement ridicule pour le peuple le plus spirituel de la terre.

BALLADE ÉLECTORALE

Approchez et votez gaiement
O populace souveraine,
Pendant le temps d'une quinzaine
On vous doit des ménagements.
Si Marianne prend des amants,
Est-ce à moi de tenir le cierge ?
Cocu, sans mon consentement,
Ma carte d'électeur est vierge.

Non je n'irai pas galamment
Aux chants perfides des sirènes
De ma liberté (cette aubaine)
Accorder le désistement.
Voter ne dure qu'un moment ;
Faudrait-il dégainer flamberge
Pour un éphémère serment ?
Ma carte d'électeur est vierge.

Je sais fort bien que, savamment,
On promet bienfaits à la chaîne,
Mais nous connaissons la rengaine
On nous le promet seulement.
Au menu, tout est agréement ;
Nous savons ce que vaut l'auberge,
La table aussitôt le dément
Ma carte d'électeur est vierge.

Envoi

Prince et consorts du parlement,
Nul ne sait ce qui s'y gamberge,
L'édile qui nous parle ment.
Ma carte d'électeur est vierge.

Maurice LAISANT.

Les militants anarchistes dans la C.G.T. sont priés de prendre contact avec E. Koscas, 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine, en vue d'une réunion prochaine, pour tenter de voir en commun l'attitude à adopter à l'intérieur de la Centrale.

A "TU" et A "TOI"

En supprimant le vouvoiement à l'adresse de Dieu dans le Pater, l'Eglise catholique n'a pas seulement unifié la prière à l'usage de ses ouailles et à celui des schismatiques (d'Orient et d'Occident) ; elle a introduit dans l'oraison la faculté nouvelle d'être, selon la classe ou selon le caractère de celui qui prie, solennel ou familier.

Solennel... Le tutoiement, en effet, peut être réservé au domaine noble, aux interlocuteurs sacrés. C'est le « thou » des Anglo-Saxons, qui ne tutoient guère que Dieu et les rois. C'est le « O Toi qui es ! » du haut style littéraire et tant soit peu pompier :

O mon souverain roi !
Me voici donc tremblante
[et seule devant toi.
(Esther, I, IV.)

Familier... Le tutoiement, plus souvent, s'emploie dans la conversation entre gens qui se connaissent : « Toi, mon ami, tu me caches quelque chose... Eh ! toi, qu'en penses-tu, mon pote ? »

Il est à présumer qu'à l'adresse de Dieu le « tu » noble sera implicite dans la prière des gens de la haute, des aristocrates chers à M. de Saint-Pierre : « Je dis vous à ma femme, je dis vous à ma mère », déclare l'officier de Boieldieu incarné par Pierre Fresnay dans la Grande Illusion, de Renoir. Cet officier-là, comte ou baron, donnerait sûrement au « tu » de son Pater renoué un sens très hiérarchique, un contenu très supérieur.

Tandis que dans la prière des petites gens ce « tu » devra représenter non un éloignement, mais un rapprochement ; eux ne sont à « tu » et à « toi » qu'avec les personnes qu'ils apostrophent familièrement, voire cavalièrement. Je me demande si, au début, cela ne va pas les intimider

quelque peu. Tutoyer quelqu'un d'aussi considérable, d'aussi olympien, d'aussi majestueusement tapi sur les hauteurs que l'est le grand Dieu de la genèse, du Déluge, de Sodome et Gomorre... et de l'Inquisition, il y a de quoi, pour qui n'en a pas pris l'habitude dès le catéchisme, redouter les représailles d'un Tout-Puissant si prompt aux retours de flamme !

Est-ce le « tu » de majesté dont usent les Anglo-Saxons (celui qu'emploie M. Johnson quand, entre deux bombardements ordonnés par lui, il supplie Dieu de faire régner la paix), ou est-ce un « tu » démocratique et populaire, que le Vatican vient d'introduire dans le Pater ? Autrement dit, ce pronom personnel à la deuxième personne du singulier signifie-t-il : « Toi, Seigneur », ou : « Toi, camarade » ? Peut-être est-ce un « tu » ambivalent, qui, à Madrid, prononcé par un membre intégriste de l'Opus Dei, s'adresse à Dieu comme à un grand d'Espagne, et qui, à Czesłochowa, dans la bouche de Mgr Wyszynski, interpelle le Créateur comme s'il était une sorte de secrétaire général du parti.

Mais, me direz-vous, pourquoi vous posez-vous toutes ces questions, vous qui ne priez pas, et qui par conséquent ne dites à Dieu ni « vous » ni « tu » ? Que peuvent vous faire, ajouterez-vous, toutes ces modifications qui ne modifient rien dans vos habitudes, toutes ces révolutions de sacristie dont votre existence n'est pas plus secouée que d'un soufflé de brise ou d'une haleine de papillon ?

Eh bien ! Vous l'avez deviné, ce sont là choses dont je me moque éperdument. Mais depuis quand est-il interdit de dissertar de ce qui nous est indifférent ? N'a-t-on pas le droit d'être dilettante à ses heures ?

P.-V. BERTHIER.

A nous

« Heureux âges et heureux siècles..., non parce que l'or si estimé..., pouvait se recueillir sans travail ; mais parce que ceux qui vivaient alors ignoraient ces deux mots : le tien et le mien. »

CERVANTES.

La politique suit à la politique. Asservissement de l'esprit. Mépris de la culture. Il faut des diplômes, même si l'ignorance domine. Paperasses. Les penseurs suivent leur tâche avec crainte. Pas de liberté. L'Etat est le maître absolu. Il domine tout : contrôle tout.

L'industrialisation de la vie économique fait de l'homme un esclave. La production exige la spécialisation extrême. Tous les producteurs travaillent et vivent au même rythme. Tous les mouvements de l'ouvrier sont chronométrés. La rationalisation du travail atteint les professions qualifiées de libérales. Le médecin, le professeur sont devenus des robots. Ils répètent, jour après jour, le même mouvement. Eux aussi sont spécialisés. Le médecin ne peut pas plus suivre son malade que le professeur ses élèves.

Nous sommes asservis comme producteurs et comme consommateurs. Nous devons manger les mêmes aliments, habiter les mêmes logements, avec les mêmes meubles ; il n'y a pas grand choix, la même construction, le même style.

La production n'est plus réglée par les besoins des hommes. L'individu a perdu la liberté d'organiser son mode de vie. Nous subissons cette tyrannie dans tous les terrains de la vie sociale. La masse agit à l'unisson au commandement d'une sonnerie, ou à la volonté d'un policier quelconque. L'Etat est partout.

C'EST LE DIEU MODERNE

Pourrons-nous démolir ce mythe ?

Oui... En nous secouant de cette passivité. En étant Un. En nous individualisant, en luttant ensemble, pour aboutir au socialisme intégral (sans état), au communisme libertaire, à l'anarchie.

Dans l'esprit de l'homme bourgeois le mot anarchie est synonyme de désordre, de confusion... dans l'organisation de

l'actuelle société, c'est certain, car l'anarchie n'est qu'absence de gouvernement. C'est-à-dire que, sans gouvernement, sans Etat, tout ordre actuel serait bouleversé, les valeurs seraient différentes et différents aussi les rapports d'individu à individu. Dans une société libertaire, il n'y aurait plus d'injustice, de vol, de privilèges, plus d'exploiteurs, ni d'exploités. L'économie, l'éducation, étant changées, plus de haine, plus d'esclavages. Notre seul maître serait la solidarité.

Et... quels moyens nous faut-il employer pour arriver à l'édification d'une société anarchiste ?

La forme de lutte est différente entre les camarades. Elle diffère de la volonté, des tendances, des préférences. Certains veulent agir comme individus, d'autres cherchent à s'organiser, à multiplier leurs forces. Les uns pensent que la violence est incapable d'apporter son concours à une société sans autorité et que l'on doit compter sur la bonne volonté des idéalistes. D'autres se réclamant de Tolstoï, proclament « tu ne t'armeras pas ». Les amis de Han Ryner « tu ne tueras point ». Il y a aussi ceux qui veulent un mouvement révolutionnaire, partisans de Duruti et Bakounine qui veulent atteindre le but en luttant contre l'exploiteur. Proudhon écrivait que « l'effusion du sang n'est rien, c'est la cause qui le fait répandre qu'il faut considérer. » Les anarchistes révolutionnaires disent que « la société actuelle ne peut être changée qu'en employant la force ».

Voici le dilemme : si nous employons la violence, la force, nous serons condamnés à subir le joug de l'Etat.

Quelle doit être notre lutte ?

Elle doit être celle des anarchistes de toutes les tendances, celles d'hommes qui désirent vivre en paix, sans Dieu ni Maître, celle d'hommes capables de penser, d'agir et de pouvoir être eux-mêmes afin de construire l'« édifice ». Nous devons tous, individualistes, collectivistes... lutter plus que jamais pour faire connaître notre cause. Nous devons proclamer partout la solidarité. Nous devons vider les crânes bourrés de politique, de religion, patrie. Nous devons aider à faire accoucher dans chaque homme un individu, l'initier, l'aider à penser, à discerner et surtout à savoir ce qu'il est et ce qu'il veut, à agir par lui-même sans la dictée des maîtres ou de leurs servants.

La tâche est ardue mais non moins agréable pour nous qui cherchons le bonheur des hommes et, en étant difficile, la tâche n'est pas impossible mais il faut que, tous, nous sachions nous unir et ce que nous voulons et partir de ce pas pour la révolution.

Ramon FINSTER.

L'AFRIQUE NOIRE ET LA DICTATURE MILITAIRE

par Gérard SCHAAFS

En quelques mois, les militaires viennent de s'emparer du pouvoir dans cinq Etats d'Afrique Noire : le 25 novembre 1965 le colonel Mobutu au Congo-Léopoldville, le 22 décembre, le général Soglo au Dahomey, le 31 décembre le

colonel Bokassa en République Centrafricaine, le 3 janvier le lieutenant-colonel Sougoule Lamizana en Haute-Volta et enfin le 15 janvier le général Aguiry Ironsi au Nigeria. A qui le tour ?

VERS LA "GAULLONISATION"

Pour l'Afrique, voici venu « le temps des colonels » et les Africains, comme de vulgaires Français, sont en train de se faire « gaulloniser ». Ils n'avaient vraiment pas besoin que toutes ces vieilles culottes de peau chamarrées, décorées, galonnées et amidonnées viennent accroître la misère et le bordel existant !

Tous les officiers « putschistes » sont d'anciens officiers ayant fait carrière dans l'armée de la puissance coloniale occupante. Depuis l'indépendance, ils ont presque tous joué un rôle de premier plan dans l'évolution (je devrais plutôt écrire la « non-évolution ») de leur pays. Sauf au Nigeria, où l'armée est divisée depuis le coup d'Etat, ils ont suivi le même processus pour s'emparer du pouvoir que les hommes politiques en place semblaient d'ailleurs tout disposés, voire empressés, à leur abandonner.

Si l'on excepte toujours le Nigeria, la prise du pouvoir par les militaires n'a suscité aucune réaction populaire. Le changement de gouvernement s'est effectué dans l'indifférence générale même dans les pays, comme la Haute-Volta, où les syndicalistes étaient à l'origine de la crise pour avoir organisé un meeting et une grève de protestation contre les

mesures d'austérité arrêtées par le gouvernement.

Sauf au Congo où la lutte contre les Lumumbistes et les Muelistes avait permis de conserver les effectifs et la structure de la redoutable « Force Publique » solidement implantée et encadrée par les colonialistes belges, cette apathie populaire s'explique d'autant moins que les forces militaires et policières sont insignifiantes dans ces pays. Qu'en en juge :

— au Dahomey, comme en République Centrafricaine : un millier de militaires et 1 700 policiers pour une population de deux millions d'habitants ;

— en Haute-Volta : 1 200 militaires et 500 gendarmes pour cinq millions d'habitants (il est vrai que la Haute-Volta compte aussi 150 000 anciens combattants de l'armée française, dont 50 officiers) ;

— au Nigeria, 8 000 militaires et 23 000 policiers pour une population de 50 millions d'habitants.

Devant des chiffres aussi éloquentes, une question se pose : pourquoi cette apathie ?

Ce qui a caractérisé ce que l'on peut appeler le « mouvement d'indépendance » de l'Afrique Noire, c'est la détermination des nouveaux maîtres de ne pas remettre en cause les frontières héritées du colonialisme, mais de tenter d'implan-

ter un nationalisme suffisamment efficace qui serait à la fois le lien unitaire et la justification de leurs prétentions gouvernementales. Vieille recette, qui a fait ses preuves ailleurs, mais qui s'est révélée inefficace en Afrique Noire : dans un continent très fortement marqué par le tribalisme, où toutes les frontières sont des créations artificielles, et où des tribus furent dispersées, regroupées avec d'autres, parquées, déplacées au gré des commodités de l'administration coloniale, il était aberrant de tenter de regrouper les individus sur une base « nationale » inexistante. Il n'y a jamais eu de nation africaine à vrai dire, mais tout simplement des ethnies qui coexistaient, plus ou moins harmonieusement. Le premier moment d'allégresse passé, on tenta d'implanter des « partis uniques » un peu partout. En fait, ces partis ne sont que des machines administratives qui tournent

à vide, au milieu de l'indifférence générale et avec pour seul résultat de permettre à quelques « esprits d'élite » de grossir la caste des privilégiés.

L'industrie africaine étant à peu près inexistante, les syndicats ne constituent qu'une force mineure tout à fait négligeable. D'autant plus que la plupart des « dirigeants » syndicalistes africains ont fait « leurs classes » en France et se sont empressés de s'organiser de manière à faire partie, bien entendu, des privilégiés.

Si l'on ajoute à tout cela les rivalités de personnes et la non-structuration des sociétés humaines africaines, on comprend beaucoup mieux que l'armée, seule force ayant hérité d'une structuration, fût-elle colonialiste, puisse s'emparer du pouvoir sans que le peuple ne bouge seulement un petit doigt.

POURQUOI FAIRE LE POUVOIR ?

« La bourgeoisie est abolie et une ère nouvelle d'égalité entre tous les citoyens est instaurée », déclare le colonel Bokassa. Tu parles ! Comme si on instaurait l'égalité ! Et puis, quelle égalité ? le prédécesseur de Bokassa à la tête de la République Centrafricaine, David Dacko, ne déclarait-il pas quelques jours avant de s'enfoncer dans la fosse à merde de l'histoire que « cadeaux, veillées, réveillons constituent cet héritage colonial qui oppose d'une manière insolente les conditions de vie des 50 000 salariés que nous sommes à celles de près de 2 millions de ruraux que nous représentons. »

Cynique.

Et même pas lucide. Pourtant, il était bien placé pour savoir qu'il ne représentait strictement rien. Sinon ses intérêts personnels, bien sûr !

En République Centrafricaine comme partout ailleurs.

Alors ? que vont faire les militaires au

pouvoir ? De leurs premières déclarations il ressort une volonté délibérée de renforcer la coopération avec l'Occident et de prendre leurs distances vis-à-vis de la Chine Populaire. Et il est certain que les Chinois ont perdu une manche (fermetures d'ambassades et de consulats, expulsions de ressortissants).

Et quand on sait que le 7 janvier dernier, un porte parole officiel de la Maison-Blanche déclarait à Washington que « les coups d'Etat au Dahomey, en Haute-Volta et en République Centrafricaine ne changeraient rien à l'aide fournie par les U.S.A. » et qu'il ajoutait « ils ont plus que jamais besoin d'être aidés », on peut se demander si les Américains, inquiets du développement de l'influence chinoise, n'ont pas (par barbouzes interposées ?) poussé les militaires à éjecter les pantins au Pouvoir.

Tentatives de « sud-américanisation » de l'Afrique ? Simple hypothèse dont on reparlera : les jeux sont loin d'être faits.

Clins d'œil

LE MINISTRE N'EST PAS FREY

Une sale affaire que celle de Ben Barka. Quel dommage pour certains que Souchon n'ait pas été suicidé !

Mais l'on sait que ce sont des mœurs qui n'ont pas cours dans la police.

SI L'ON SAVAIT

On peut lire le propos suivant :

« Aux époques d'arrogance, la doctrine est toujours : il n'y a que des avantages à voir croître la population, puisque la production progressera dans une proportion supérieure encore. Aux époques de réalisme et de modestie, on s'efforce au contraire, par tous les moyens, de réduire l'affluence des générations nouvelles. »

Reconnaissons loyalement que le 10 novembre 1965, lorsque paraissait dans « Le Monde » ce coup de pied en vache à Debré, Edgar Faure (signataire de cet article) ignorait qu'ils allaient faire partie d'un même ministère.

ENVOYEZ LA NEIGE

A peine quatre jours après les premières chutes de neige, les pouvoirs publics s'adressaient à M. Messmer pour réclamer les services de l'armée.

Le temps d'obtenir son accord et la réalisation du projet, on peut prévoir, sans optimisme exagéré, que le nécessaire sera fait courant avril, début mai au plus tard.

NUANCE

En Grande-Bretagne, à la suite de l'assassinat de deux fillettes, la police cherche les coupables.

En France les coupables se cherchent dans la police.

QUI DIT MIEUX ?

A la suite de la responsabilité dénoncée de la police française dans l'assassinat de Ben Barka, l'instruction a lancé un mandat d'arrêt contre le ministre de l'Intérieur... du Maroc.

De même, selon des milieux autorisés, le président Johnson, accusé d'avoir envahi le territoire du Vietnam, aurait lancé un mandat d'arrêt contre M. Frey.

LA RADIO NOUS LE DIT

« La France aura bientôt son policier de charme. »

Encore un qui doit être au parfum.

Propos subversifs

Le Brun quitte la C.G.T. ! Voilà une nouvelle qui semble consterner la presse de gauche, « Combat » y compris. Et cette consternation nous permet de mesurer le fossé qui s'est creusé entre les organisations ouvrières et le monde de la politique qui ne fait pas de différence entre le syndicalisme ouvrier et les Comités d'intérêts locaux ou professionnels qui foisonnent un peu partout et dont le but est de défendre des intérêts particuliers.

En réalité, et contrairement à ce qui a été écrit, à la C.G.T. Pierre Le Brun ne fut jamais un oppositionnel, un minoritaire ! Dans la Centrale syndicale, il a toujours fait bloc avec les corps étrangers qui y furent introduits au moment de la réunification à Toulouse en 1935, en ce sens que pour lui comme pour les communistes, la C.G.T. ne fut jamais qu'un moyen, pour peser sur l'Etat, ses structures, son orientation. Les buts fondamentaux du technocrate Le Brun comme ceux du stalinien Frachon furent les mêmes. Chasser les classes dirigeantes actuelles pour les remplacer par d'autres. Et c'est seulement au stade des bénéficiaires d'une telle opération que commencèrent entre ces larrons, l'opposition qui devait aboutir à ce départ. Les communistes entendaient tirer de leur rang la nouvelle classe dirigeante. Le Brun prétendait la recruter parmi les technocrates ses confrères issus des grandes écoles et des cercles étroits où l'on professait un marxisme élaboré.

Et même s'il doit étonner son confrère « Combat » généralement mieux inspiré, le Père Peinard voit partir ce personnage avec un soupir de soulagement. Non seulement Le Brun a contribué à pourrir le mouvement ouvrier, mais sa présence à la C.G.T. a été le frein le plus efficace à tout développement d'une véritable minorité dans cette centrale et les communistes ne s'y sont pas trompés, certains qu'ils étaient que la présence du personnage empêchait l'opposition de progresser naturellement. Ils ont constamment sou-

tenu « le minoritaire » Le Brun qui pouvait ergoter sur les moyens et sur les cadres de la société à promouvoir mais ne mettait pas en cause la nécessité des cadres dirigeants et couvraient tous les moyens dans la mesure où ils garantissaient le but à atteindre.

Et les communistes étaient si convaincus de l'efficacité de la minorité Le Brun pour faire barrage à toute minorité réelle, qu'ils se désolent du départ de ce militant indispensable au maintien de la prédominance des communistes dans la C.G.T.

Certes le jeu ne pouvait pas se poursuivre sans un peu de cinéma et les cocos ne pouvaient pas, ne pas condamner Le Brun devenu gaulliste. Mais se fâcher pour cela ? Est-ce qu'eux les cocos n'avaient pas fermé les yeux sur la prise de position de Le Brun envers l'insurrection hongroise ? Est-ce que Le Brun n'avait pas fermé les yeux sur les exclusions qui avaient eu lieu à la C.G.T. ces dernières années ? Est-ce que tout ne pouvait-il pas continuer comme avant, avec suffisamment d'opposition verbale, pour que la place ne reste pas vide ?

Le Brun ne l'a pas voulu et pour qu'un requin de cette taille se soit décidé à désertir le vivier, il faut bien que l'appât qu'on vient de lui tendre soit important. Certes, le drôle a de la surface, mais il se pourrait bien que pour une fois il ait fait un pas de clerc. Peu d'organisations syndicales accepteraient à l'heure présente de recueillir ce personnage trouble aux dents de squal et la grande centrale syndicale et gaulliste dont il rêve est un peu prématurée. D'autre part, nous savons par expérience que ces personnages syndicaux lorsqu'ils quittent leur milieu, attiré par les saucisses que le patron promène devant leur museau, retombe rapidement sur leurs reins. Et on peut prédire à cette fripouille le sort des Lafond, des Bouzanquet et des Le Bourre, c'est-à-dire l'ombre d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Le Père Peinard.

Vive Monsieur X

Non, il ne s'agit pas du prototype électoral lancé par les bourgeois de « l'Express », mais plus simplement d'un homme véritable. Un homme vrai, c'est tellement rare aujourd'hui que toute la presse a cru devoir en parler. M. X... a donc eu les honneurs comme une quelconque B.B. Sans les gendarmes qui l'ont interpellé sur une route du Massif Central, M. X... serait demeuré un inconnu. Maintenant tout le monde en parle mais personne, en fait, ne sait son nom. Même le juge qui lui a collé quatre mois de prison pour « vagabondage », ce juge n'a condamné qu'un incertain M. X... Il faudrait s'entendre.

D'abord, « vagabondage », qu'est-ce que ça veut dire ? Strictement rien. Pourtant le Code pénal dit : « Le vagabondage est un délit. » Et le « Petit Larousse » dit qu'un délit est « une faute causant un dommage à autrui ». Vou-

lez-vous me dire quel dommage causait à autrui M. X... en marchant sur une route du Massif Central ?

Ensuite, en condamnant M. X..., le juge nous a tous condamnés, car nous sommes tous des X. Si demain, suivant son exemple, des milliers d'hommes détruisaient leurs « papiers » et refusaient de « décliner leur identité », la société tremblerait sur ses bases. Mais les autorités ont pris leurs précautions, nos noms ne leur suffisent pas, elles nous ont attribué généreusement des numéros, des matricules : numéros de pointage dans les usines, matricules militaires, matricules de la « Sécurité sociale », etc., j'en passe. M. X... a refusé toutes ces servitudes. Même si en prison il a eu un numéro d'écrout, il est resté l'homme sans nom. Et l'homme sans nom, n'est-ce pas L'HOMME ? Vive Monsieur X... !

J.-L. G.

L'U.E.C. ou ... LES AVATARS DU CENTRALISME "DÉMOCRATIQUE"

La récente dissolution des cercles du secteur Lettres de Paris de l'U.E.C. (Union des Etudiants Communistes), ne saurait surprendre personne, pour qui est tant soit peu au courant des remous qui agitent cette organisation depuis un certain temps déjà.

En effet, depuis plus de 2 ans, l'U.E.C. subit les contrecoups de la soi-disant déstalinisation. A cette époque, trois courants se dessinaient : les thoreziens (pro-P.C.), les italiens, qui s'attachaient surtout à des réformes de structure, et la gauche composée de diverses tendances. En 1964 un bureau de compromis n'eut pour politique que l'attentisme qui entraîna une extrême démobilité à la base : des cercles disparurent, d'autres n'étaient que des corps vides, ce qui permit aux Pro-Parti de reprendre en main des cercles hésitants.

A partir de ce moment, le maffiatage devint la règle d'or de « l'Avant-Garde ». On voit tout à tour les suivistes (Pro-Parti) appuyer les Prochinoï, la gauche accepter les amendements des suivistes, tout en soutenant inconditionnellement les italiens (comprenez qui pourra).

La reprise en main par le P.C. de ses étudiants au dernier congrès ne fit que favoriser les marchandages entre leaders ; la gauche se divisa entre ceux qui veulent temporiser pour chercher des possibilités de compromis, et ceux (les ultras), qui voudraient voir la gauche accoucher d'une plate-forme claire et précise (elle reste à faire).

La récente dissolution d'un cercle de Lyon donnait à penser que le P.C. n'en

resterait pas là. Voilà qui est fait. C'est l'épuration dans le cadre de la déstalinisation.

De toutes les façons, de par son influence, l'événement est d'une importance très minime étant donné l'absence de perspective offerte par les « exclus » qui sont eux-mêmes plus divisés que les autres et prêts, s'il le fallait, à s'exclure entre eux. En effet, leurs leaders appartiennent souvent à d'autres organisations (Révolte, Internationale, Voix Communiste), dont les rapports sont assez peu cordiaux.

La leçon qu'il faut en tirer porte une fois de plus sur l'organisation : l'incompatibilité entre le centralisme et la Démocratie.

Signalons à ce propos que le secteur Lettres exclu, qui se réclame de la Démocratie, est organisé suivant un schéma, qui entre autres, ne permet pas à n'importe lequel de ses membres, de voter en Assemblée générale, et que les « leaders » de ce secteur sont farouchement opposés au droit de tendance dans l'U.N.E.F. Comme de bien entendu aussi les subtilités et les raisons de ces querelles, passent au-dessus de la tête d'un bon nombre d'inscrits. Il est vrai que bien que reprochant au P.C. de n'être pas un parti d'avant-garde, crème de la conscience du prolétariat, les « gauchistes » distribuent des cartes d'une manière quelque peu légère, surtout à la veille des congrès (le nombre des mandats n'est pas à négliger...).

Finalement, affaire à suivre (d'assez loin) et d'un œil plus amusé qu'autre chose.

JEAN-PIERRE.

L'HOMME ALIÉNÉ DANS L'ŒUVRE de George ORWELL

NEW YORK

Le « dynascope » permet de voir les spectateurs chez eux.

Placée dans le récepteur, la caméra fonctionne automatiquement dès que le poste est mis en marche. Son but : mesurer les audiences et révéler les habitudes des téléspectateurs.

Selon le docteur Allen, les enfants ne prêtent aucune attention à « l'œil » indiscret qui les surveille et les adultes semblent l'oublier après quinze minutes.

FRANCE-SOIR, lundi 17 janvier.

L'installation de la vie dans une société de consommation où la survie du capitalisme dans toutes ses variétés est la seule loi, laisse l'homme face à une misère psychique grandissante (lorsqu'elle n'est pas tout bêtement matérielle).

L'aliénation de l'individu pour le « bien-être » de la société reste le problème qui, toujours revient.

Du « meilleur des mondes » à « 1984 » les romanciers nous orientent leurs prophéties de malheur, plus spécialement Orwell dans sa description de la dictature totale de « 1984 ». Pourquoi « 1984 » ? Simplement parce que ce roman malgré son apparence de « science-fiction » nous décrit des phénomènes possibles et qui ont été réalisés partiellement : détournement de l'histoire — transformation des mots — oubli conditionné — information transformée en moyen de répression, etc.

De « la Catalogne libre » à « 1984 », le mot socialisme est traité dans son ambivalence. Car toute l'œuvre d'Orwell est une dénonciation de l'apparence de liberté par rapport à cette même liberté. Dans ses ouvrages antérieurs (1) des morceaux de texte apparaissent comme l'ébauche de « 1984 », dans « Et vive l'aspidistra » son héros répond aux questions d'un ami : « Mais qu'est-ce que le socialisme signifierait pour toi ? »

« Oh ! quelque chose dans le genre du Brave New World d'Aldous Huxley ;

seulement pas si amusant. Quatre heures par jour dans une usine modèle, à serrer à bloc l'écrou n° 6 003, rations distribuées, dans du papier imperméable à la graisse, à la cantine communale. Excursions à pied en commun de la maison de Marx à la maison de Lénine et retour. Cliniques d'avortement gratuites dans tous les coins. Tout ça, c'est très bien dans son genre, bien sûr. Seulement nous n'en voulons pas. »

Orwell mènera, un certain temps, une existence de chemineau en France et ensuite en Angleterre, comme il le déclare : « Quand vous n'avez pas un sou en poche, vous êtes porté à voir sous son aspect le moins favorable n'importe quelle ville et n'importe quel pays, et tout être humain, ou presque, ne vous apparaît que comme un compagnon de souffrance ou comme un ennemi. »

Venu en Espagne républicaine, au mois de décembre 1936, avec l'intention d'écrire des articles pour les journaux, Orwell, à peine arrivé à Barcelone, s'engage dans les milices du POUM : « à cette date, dit-il, et dans cette atmosphère, il paraissait inconcevable de pouvoir agir autrement ». Envoyé sur le front d'Aragon il en revint juste à temps pour assister à « l'affaire du central téléphonique » début de la répression active du gouvernement contre les anarchistes et la minorité de gauche. A l'époque, Orwell se pose la question : qu'est-ce que le socialisme ? « La mystique » du socialisme, c'est l'idée d'égalité ; pour l'immense majorité des gens, le socialisme signifie une société sans classe, ou il ne signifie rien du tout. Et c'est à cet égard que ces quelques mois passés dans les milices ont été pour moi d'un grand prix. Car les milices espagnoles, tant qu'elles existèrent, furent une sorte de microcosme d'une société sans classe ». A propos de l'apparence, il note : « La classe ouvrière croyait en une révolution qui avait été commencée mais jamais consolidée, et les bourgeois étaient apeurés et se travestissaient momentanément en ou-

DU PARIS OUVRIER AU PARIS DES BANQUIERS

Le 13 janvier dernier, le conseil municipal de Paris tenait un débat sur la « rénovation des vieux quartiers », excellente affaire pourrions-nous penser, démolir les taudis et les remplacer par des logements décentes est, en effet, une des premières nécessités de ce pays, c'est aussi un des rôles les plus importants d'une commune digne de ce nom. Oui mais... Comme nous sommes toujours (et pour longtemps encore) dans une société de profit, nous sommes en droit de nous demander comment va se dérouler l'opération et surtout qui en sera bénéficiaire.

Il s'agit ici des quartiers « Italie » et « Hauts de Belleville », l'autorité préfectorale a fait accepter (ce qui lui était facile...) par le conseil municipal un plan de travail confié purement et simplement (et totalement) à l'entreprise privée sous prétexte d'économiser les ressources de la commune qui pourra ainsi investir ses fonds dans d'autres programmes (par exemple, l'achat de drapeaux aux couleurs de toutes les républiques néo-colonialistes que le gouvernement entretient outre-mer, ou encore l'embellissement des commissariats de police : institutions d'utilité publique comme chacun le sait).

Quand on connaît l'agilité des sociétés immobilières en combines et spéculations, quand on se souvient de quelques scandales récents en matière de logements, on frémit en pensant au sort qui attend nos compatriotes des quartiers en question, qui vont se trouver délogés de leurs demeures, car on ne construit pas du neuf sans avoir préalablement rasé le vieux. En fait,

l'administration « publique » offre ainsi un cadeau royal aux grandes sociétés immobilières, cadeau qui leur permettra de refouler les familles modestes de ces quartiers vers la banlieue ou le nouveau découpage administratif (merveilleux découpage électoral) les éliminera politiquement. Est-ce nouveau ? Non, le mouvement commencé depuis une centaine d'années ne fait que continuer pour arriver peu à peu à son terme : faire de Paris une ville résidentielle, une capitale des affaires remplaçant le Paris ouvrier, le Paris des sans-culottes et des communards.

De son origine moyenâgeuse à la révolution, Paris n'offrait pas de ségrégation « sociale », le bourgeois, l'artisan, le commerçant, l'ouvrier vivaient étroitement mêlés, seule la noblesse gouvernante s'installait aux alentours (Versailles, etc.) ; la révolution industrielle du début du XIX^e siècle suivi de la naissance véritable d'une classe ouvrière provoqua une première ségrégation, surtout une ségrégation « horizontale » plus que géographique : les caves, les mansardes et les greniers, relativement (très relativement !) bon marché seront réservés à la misère, à la plèbe, cependant que la richesse s'établira dans les étages intermédiaires, encore que le bourgeois du premier sera plus cosu que celui du second, cette promiscuité durera encore jusqu'à la moitié du siècle passé, c'est avec les révolutions de 1830, de 1848 et plus particulièrement après les fameuses « Journées de juin 48 » que la classe possédante commença sérieusement à s'inquiéter de la chose. L'expérience lui apprenant que le prolétariat pouvait en un tour de main sortir de ses caves et bloquer ses oppresseurs dans leurs étages ; d'autre part, la configuration étroite et tortueuse des rues permettait la construction rapide d'efficaces barricades dont les forces de répression, bombardées des greniers par les émeutiers, pouvaient difficilement venir à bout.

La bourgeoisie d'affaires devenue puissance régnante, ne voulant plus risquer sa sécurité — et son avenir politique — dans des immeubles « toutes classes » et des rues étroites, vint le baron Haussmann. En quelques années, cet excellent homme d'affaires (autant qu'habile politicien et bon stratège militaire !),

vriers. Dans les premiers mois de la révolution, il doit bien y avoir eu plusieurs milliers de personnes qui, de propos délibéré, revêtirent des salopettes et clamèrent les mots d'ordre révolutionnaires, histoire de sauver leur peau. »

Blessé, Orwell est démobilisé et parvient à passer à travers les filets de la GUEPEOU espagnole, traquant les anciens des milices.

Cet épisode de sa vie, restera marquant et se transformera pour donner dans « 1984 » cette atmosphère de haine et de suspicion, dans laquelle se déplace son héros surveillé nuit et jour par la police de la pensée.

« 1984 » c'est à la fois le stalinisme poussé dans ses dernières conséquences, la technocratie au service de la paupérisation et l'essai du pouvoir absolu sur l'individu. Smith, le héros du roman est mené, par la provocation policière, à une série d'actes des fois logiques et des fois complètement absurdes. La lecture d'un traité fabriqué dans les bureaux de la « pensée-pool » (2) forme son unique base politique, il s'intitule « théorie et pratique du collectivisme oligarchique », il nous dit sur la guerre :

« La guerre a, en fait, changé de caractère. Plus exactement, l'ordre d'importance des raisons pour lesquelles la guerre est engagée a changé. Des motifs qui existaient déjà, mais dans une faible mesure, lors des grandes guerres du début du XX^e siècle sont maintenant devenus essentiels. Ils sont ouvertement reconnus et l'on agit en conséquence d'après eux. Pour comprendre la nature de la présente guerre, car en dépit des regroupements qui se succèdent à peu d'intervalle, c'est toujours la même guerre, on doit réaliser d'abord qu'il est impossible qu'elle soit décisive — et sur le développement de la société : « Il était possible, sans aucun doute, d'imaginer une société dans laquelle la Richesse dans le sens de possessions personnelles et de luxe serait également distribuée, tandis que le savoir resterait entre les mains d'une petite caste privilégiée. Mais, dans la pratique, une telle société ne pourrait demeurer longtemps stable. Si tous, en effet, jouissaient de la même façon de loisirs et de sécurité, la grande masse

d'être humains qui est normalement abrutie par la pauvreté pourrait s'instruire et apprendre à réfléchir par elle-même, elle s'apercevrait alors tôt ou tard que la minorité privilégiée n'a aucune raison d'être, et la balayerait. En résumé, une société hiérarchisée n'était possible que sur la base de la pauvreté et de l'ignorance. »

Orwell trace ici le vrai problème de l'égalité, et son détournement au profit d'un groupe dans la société :

« On avait depuis longtemps reconnu que la seule base sûre de l'oligarchie est le collectivisme ; la richesse et les privilèges sont plus facilement défendus quand on les possède ensemble. Ce que l'on a appelé « l'abolition de la propriété privée » signifiait en fait, la concentration de la propriété entre beaucoup moins de mains qu'auparavant, mais avec cette différence que les nouveaux propriétaires formaient un groupe au lieu d'être une masse d'individus. »

Ce qui explique dans ses grandes lignes la société de « 1984 ». Cette oligarchie se trouve dans le parti, parti qui est formé par des fils et filles des membres de ce même parti, et quelquefois parmi les enfants des « prolétaires » suffisamment capables et sélectionnés. Car la police de la pensée ne surveille que le parti, par définition « les prolétaires sont des animaux » donc il suffit de les exploiter.

Orwell atteint le sommet de l'horreur, lorsque son héros, à la fin du livre, se met à penser le contraire de sa propre pensée.

Ce livre est l'expression de la grave inquiétude que l'homme peut avoir vis-à-vis de la « barbarie technique » dans une civilisation qui disparaît.

Le fil tenu par les Parques ne serait-il plus qu'un ruban d'ordinateur ? L'avenir le dira, car toutes les cartes n'ont pas été jouées.

G. BODSON.

(1) « La Vache enragée », « Et vive l'aspidistra ».

(2) Il est à noter que lorsqu'il y a trace d'humour chez Orwell, il est toujours du plus beau noir.

va effacer le dédale parisien le remplaçant par de belles avenues dégagées, rectilignes qui assureront le libre passage aux charges de cavalerie ou aux salves de l'artillerie rangée en ligne. Quant aux nouvelles habitations construites en bordure de ces avenues, leur classe les réservera aux bourses bien remplies... Le « populaire » est peu à peu repoussé vers les faubourgs de l'est et les banlieues villageoises (Montmartre, Belleville, La Butte aux Cailles...) tandis que l'extension des quartiers bourgeois se poursuit vers l'ouest. La ségrégation est maintenant géographique.

Entre les deux guerres le mouvement se stabilise, mais la « ceinture rouge » encercle dangereusement la ville, les manifestations de juin 36 et les combats de la Libération le montreront, la leçon ne sera pas perdue. Dès son retour au pouvoir, après la guerre, la bourgeoisie reprendra son mouvement de conquête de Paris, les immeubles « chers » conquièrent peu à peu les faubourgs populaires dont les habitants sont de plus en plus rejetés en « grande banlieue » dans les H.L.M. peut-être confortables, mais tellement éloignés des lieux de travail que leurs locataires ont à peine le temps de penser à eux-mêmes, encore moins le temps de penser aux autres, plus du tout le temps de devenir « dangereux » (ce qui reste à prouver). Sans parler des problèmes particuliers des « grands ensembles »...

Le vote du conseil municipal de Paris n'est donc que la continuation du mouvement de déprolétarianisation de Paris, mouvement qui s'applique aussi aux grandes villes de province et qui vise à faire de Paris et des grandes métropoles économiques des villes interdites aux classes populaires et réservées aux « élites de la nation ». Après cela qu'on ne vienne pas nous dire que les différences entre classes sociales disparaissent, que la « lutte des classes » est une expression du passé, ceux (bien souvent « hommes de gauche » ou syndicalistes) qui avancent de tels postulats trompent consciencieusement leurs ouailles, la bourgeoisie le sait bien, elle, que la lutte de classes n'est pas morte elle ne fait prendre que ses précautions en éloignant de ses banques et de ses sièges sociaux, ses ennemis naturels : les ouvriers.

PEHEL.

SYNDICALISME

DES BRÈCHES SONT OUVERTES ÉLARGISSONS-LES !

LES péripéties et les rebondissements de l'affaire Ben Barka ne doivent pas faire oublier aux ouvriers et aux employés le caractère « social » (sic) de l'agitation gouvernementale actuelle. Il a été convenu une fois pour toutes parmi les différentes fractions qui, tout en se déchirant, soutiennent l'action gouvernementale, que le retour de Michel Debré au pouvoir était le signe que le gaullisme, ayant maintenant repris son deuxième souffle, était décidé à faire du « social ». Et alors que M. Michel Debré reçoit les unes après les autres les Confédérations ouvrières, patronale et cadres, ses services, qui sont d'ailleurs dans le « social » les mêmes que ceux du précédent gouvernement, ont relancé la procédure Toutée et reçu les organisations ouvrières des grands services publics pour fixer l'augmentation des salaires pour l'année 1966.

Les organisations ouvrières ont dénoncé la fixation des salaires par une masse arbitrairement fixée par le gouvernement, seule la répartition de cette masse étant discutée entre elles et l'administration au sein de la « commission Grégoire ». En dehors du rattrapage, le seul privilège que conserveront les organisations ouvrières à travers cette procédure Toutée c'est de participer à la répartition des maigres

POUR UNE POLITIQUE DE L'HOMME

avec Edgar MORIN

Conférence organisée
par la
Tribune d'Action Culturelle

Devant une centaine de personnes, pour la plupart étrangères au milieu libertaire, Edgar Morin a analysé la situation politique actuelle caractérisée, d'après lui, par un dégel des grands dogmes, des grands mythes, ainsi que par la démission devant l'effort intellectuel et la crainte de se retrouver hors des grandes organisations.

Après avoir écarté les solutions modernistes et dogmatiques, même revues et corrigées, il a montré la nécessité de concevoir une politique qui concernerait l'homme dans sa totalité. C'est ainsi que, par exemple, des problèmes, à priori biologiques, tels que la survie de l'espèce ou la transformation génétique de l'homme, deviendrait des problèmes politiques.

Après une évocation du surréalisme qui, le premier, vit dans la culture plus qu'un ornement, Morin centra ses ébauches d'une « anthropologie » sur l'itinérance (le cheminement). Celle-ci implique plusieurs concepts qu'on ne peut remettre en question :

— Il n'y a pas de salut, pas de terminus historique.

— La notion de régulation remplace celle d'équilibre.

— Il doit y avoir mouvement continu sans tomber dans l'errance.

L'itinéraire pousse ainsi à l'autocritique, à la revalorisation de ce qui est vécu, à une vie plus pleine par une participation au destin collectif, car « l'impossibilité du monde à être monde, c'est l'impossibilité de l'homme à être homme ».

Après cet exposé, qui ne reflète qu'une partie de son livre « Introduction à une politique de l'homme », une discussion s'engagea.

augmentations de salaires consenties (4 % duquel il faut déduire une évaluation de la hausse du coût de la vie de un et demi pour cent, évaluation toujours dépassée d'ailleurs). Cette procédure aboutit à opposer les unes aux autres les grandes Fédérations des services publics et à accentuer la division des travailleurs d'abord en industries et ensuite en catégories. Une seule Fédération a compris la manœuvre et a refusé de s'associer à cette comédie, c'est la Fédération des cheminots Force Ouvrière. C'est la première brèche dans la procédure Toutée et on se demande pourquoi les Fédérations appartenant à la C.G.T. et à la C.F.D.T., ont éprouvé le besoin d'aller parader dans les salons de M. Grégoire. On peut dire que cette façon d'inaugurer leurs nouveaux rapports, nous confirme ce que nous avons toujours pensé, à savoir que l'union C.G.T.-C.F.T.D. avait moins pour but le désir de transformer les luttes entre les syndicats et les patrons, que de dévorer les petits copains restés en dehors de cet accord. La ficelle est un peu grosse et pour nous, mieux que cette unité du bout des lèvres, destinée à continuer les mêmes erreurs, c'est le refus de participer à la procédure Toutée qui nous fixera sur la volonté de mener une lutte vigoureuse contre l'Etat-patron. Les cheminots F.O. ont ouvert une brèche certes bien modeste dans l'appareil d'Etat qui lie l'organisation ouvrière. Cette brèche doit être élargie et les organisations ouvrières doivent refuser de discuter avec tout autre fonctionnaire que le ministère de tutelle comme les salariés de l'industrie privée doivent refuser de discuter de salaire avec tout autre représentant que leurs patrons respectifs. Il faut revenir à cette saine méthode qui consiste pour l'organisation syndicale à avoir des rapports avec le patronat et l'Etat que pour discuter les salaires et la participation à la gestion des organismes sociaux.

Un deuxième événement vient de se produire dans la même période. Un des premiers responsables syndicaux reçus par M. Michel Debré fut M. Malterre, de la C.G.C. En sortant du cabinet du ministre il a fait cette déclara-

Parmi les nombreuses questions posées, nous devons relever celles-ci :

— Quelles sont les applications pratiques, les possibilités d'action ? Ici, E. Morin constata la difficulté de construire une organisation. La seule action, actuellement possible, est, selon lui, individuelle même si elle se fait à travers un parti, un groupe...

— Pourquoi parle-t-il si peu de l'anarchisme ?

Par sa formation marxiste et par sa méconnaissance de l'anarchisme, il n'a pas trouvé suffisamment de « nourriture spirituelle » dans ce dernier pour s'en réclamer.

Cependant, il confia : « Ce n'est sans doute pas un hasard si je suis ici ce soir. »

D'autres questions lui furent posées à propos de son attitude vis-à-vis du marxisme, du tiers monde...

Tout en nous félicitant des aspects positifs de ce débat, nous ne pouvons que regretter le peu d'audience qu'il obtint auprès des militants libertaires, car non seulement, Edgar Morin y a exprimé des idées proches des nôtres, mais il était également intéressant de voir à la suite de quelles démarches et avec quelle honnêteté intellectuelle, il les a faites siennes.

LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE

N. B. — Vous pouvez vous procurer le texte intégral de cette conférence et du débat en écrivant à la T.A.C., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ARISTIDE LAPEYRE A LA MUTUALITE

Pour son deuxième raid, au Quartier Latin, le Groupe Louise-Michel avait fait appel à Aristide Lapeyre pour traiter le sujet :

« Un anarchiste individualiste : Frédéric NIETZSCHE ».

Bien avant l'heure, la salle est comble et de nombreux auditeurs venus

malgré la neige et le verglas devront s'en retourner faute de places.

Les jeunes intéressés par le sujet sont en majorité dans cette assistance attentive. Dès le début, Lapeyre signale les interprétations abusives de l'œuvre du philosophe ; il est toujours facile, souligne-t-il, d'isoler quelques phrases d'un livre de façon à lui faire dire ce que l'on veut. L'orateur va alors, pendant plus d'une heure et de façon magistrale, commenter Nietzsche en nous lisant des extraits nombreux pris dans les ouvrages écrits aux différents moments de son existence. Il est incontestable que ce que le philosophe appelle le « surhomme » n'est rien d'autre que l'homme arrivé à parfaire sa maturité intellectuelle et qu'en fait, la société parfaite est justement celle qui permet à cet homme d'aboutir à sa mesure en le débarrassant de toutes les contraintes qui limitent son épanouissement.

Est-ce à dire que les anarchistes se contentent de ce que Nietzsche offre. Certainement pas. L'enseignement de Nietzsche est un enseignement moral purement métaphysique et les anarchistes savent fort bien que le milieu est un facteur d'évolution des êtres et que c'est la transformation de ce milieu, ce qu'on appelle communément la REVOLUTION qui permettra le « surhomme », c'est-à-dire l'homme complet dans tous les domaines. Il ne sert donc à rien de mettre en opposition Nietzsche et les économistes ou les révolutionnaires qui furent ses contemporains. L'enseignement de Nietzsche ne s'oppose pas au leur mais s'ajoute, ce qui est naturellement différent et que refusent de comprendre les jeunes marxistes pour qui la théorie du maître sert à la fois à recurer les casseroles, à comprendre la peinture abstraite, à déterminer les rapports entre le salaire, le capital et l'âge du concierge de la mutualité.

De toutes manières, ce fut une excellente soirée qui marque d'un jalon le plan de propagande que le groupe a mis sur pied pour l'année 1966.

LE GROUPE LIBERTAIRE
LOUISE-MICHEL.

tion dont l'importance est considérable et qui semble avoir échappé aux commentateurs de la presse spécialisée. Qu'a dit M. Malterre ?

« Nous n'accepterons jamais que la hiérarchie des salaires soit remise en cause, et en particulier nous nous élèverons contre des augmentations de salaires qui pourraient prendre le caractère suivant : quatre pour cent pour les ouvriers et les employés, trois pour cent pour la maîtrise et seulement deux pour cent pour les hauts cadres. »

Oui, cette déclaration est d'une importance capitale ! Bien sûr elle rejette les augmentations dégressives, mais qui donc n'a jamais fait jusqu'à ce jour, des propositions d'augmentations dégressives ? Ni les grandes organisations syndicales, ni les organisations patronales, ni l'Etat. Alors, pourquoi cette déclaration contre une revendication dont personne ne parle ?

Eh bien c'est parce que cette revendication est celle qui est réclamée par tous les salariés, qui en ont assez de mener des luttes qui rapportent aux hauts cadres, qui eux n'y participent pas, dix ou vingt fois plus qu'aux travailleurs qui en les réclamant risquent leur place. Oui cette revendication est la revendication de demain et les cadres qu'elle vise le savent bien et c'est pour cela qu'ils se prémunissent contre une explosion qui, un jour ou l'autre, risque de faire voler en éclats les centrales syndicales et d'aboutir à un reclassement ouvrier axé non plus sur le mode de rétribution (le salariat) mais sur le montant de la rétribution, c'est-à-dire sur la somme allouée à chacun en rapport avec le revenu national.

Je tiens à rappeler ici que j'ai été le seul militant syndicaliste connu à m'élever dans tous les Congrès nationaux de ma Confédération, dans tous les Congrès de mon Union Départementale, dans tous les Comités généraux auxquels j'ai assisté, devant toutes les Commissions exécutives auxquelles j'appartiens, contre l'augmentation des salaires au pourcentage.

Aujourd'hui les cadres qui connais-

sent toute la popularité de cette revendication dans les masses, et malgré le silence des Confédérations, tiennent à engager la lutte contre l'augmentation régressive. Ils ont fait un pas de clerc, car en la combattant ils ont fait la preuve qu'elle était une revendication possible. Demain les Centrales, terrorisées par leurs propres cadres, qui sont les alliés intérieurs de la C.G.C. au sein des masses ouvrières, seront obligées d'ouvrir le dossier, de poser le problème et peut-être que dans un avenir proche, ne serais-je plus seul dans ma Confédération à demander le resserrement de l'éventail des salaires. De toute manière, c'est aux revendications de bases défendues devant les travailleurs que les vrais minoritaires pourront se compter. Je rappelle que pour nous anarcho-syndicalistes au sein de Force Ouvrière, les revendications minima qui définissent un syndicaliste révolutionnaire avec lequel on puisse travailler, sont celles-ci :

1^o Lutte contre les accords d'ateliers ou d'industries qui limitent par des restrictions de salaires, la participation de ces ouvriers aux luttes générales pour l'augmentation des salaires à l'échelon national (accord Renault).

2^o Augmentation des salaires non hiérarchisés sur une base à définir entre les participants.

3^o Retrait des militants syndicalistes de tout Comité ou Commission qui ont pour but d'aménager et de rendre supportable, le système économique basé sur le salariat et le patronat.

Et je suis sûr que si nous avions les moyens de porter à la connaissance du public ces trois revendications (qui sont modestes mais ont un caractère qui leur permet d'être acceptées par le plus grand nombre), alors se réaliserait facilement l'unité d'action qui sortirait le mouvement ouvrier de l'impasse où il se trouve.

Les Centrales devraient bien penser à ce que je viens d'écrire plus haut si elles ne veulent pas, dans les années qui suivent, voir les luttes ouvrières se dérouler sans elles, ou peut-être contre elles.

MONTLUC.

IMPRESSIONS DE PO

J'aurais aimé présenter aux lecteurs du « Monde libertaire » un document intitulé : « Une expérience socialiste : La Pologne ». Mais il eut été fort présomptueux de ma part de vouloir dresser le bilan de vingt ans de socialisme après un premier et unique séjour de trois semaines. C'est pourquoi j'ai choisi d'intituler plus simplement ces notes de voyage : Impression de Pologne.

Je n'avais jamais mis les pieds en pays socialiste. L'occasion m'en fut donnée, l'été dernier, alors qu'un projet plus ambitieux venait d'échouer.

Premier contact

La « Caravelle » de la compagnie belge SABENA se pose sur la piste d'Okecie sous une fine pluie pénétrante. Nous avons laissé à Bruxelles un chaud soleil prometteur de beaux jours et voici qu'avant même d'atterrir on nous annonce + 10° au sol. Ce mois d'août sera-t-il pourri ?

L'accueil à l'aéroport est froid, désolant. Les passagers quittent le bord sans enthousiasme. Nous patageons car, ici, les passagers doivent marcher alors qu'à Schiphol-Amsterdam, par exemple, des autocars spéciaux font la navette entre les avions et le hall d'arrivée. L'hôtesse locale a bien un parapluie pour son usage personnel mais elle se garde d'en faire profiter les voyageurs qui se résignent à la suivre en évitant les flaques d'eau. L'air est désert. Seul s'offre à notre vue un baraquement de bois peint en gris. On se croirait au bout du monde. Okecie, une gare perdue dans la steppe ? Non, l'aéroport d'une capitale : Varsovie.

La file des voyageurs passe lentement devant l'unique guichet ouvert à hauteur de visage. Un homme en uniforme procède aux formalités d'entrée mais il ne parle pas un mot de français. La file s'écoule. Dans la salle suivante nous récupérons nos bagages. Des femmes, également en uniforme, en tamponnent machinalement les étiquettes.

Taxi et hôtel

Sous la pluie, au milieu d'un grand espace vide, deux taxis nous attendent. Ils ont été retenus par l'interprète de l'agence Orbis (Office national du tourisme polonais), venue accueillir notre petit groupe. Celui dans lequel je monte est sordide. Le chauffeur ne sait pas où mettre les bagages (ça n'est pas prévu). Finalement on les cale tant bien que mal avec les passagers sur les banquettes graisseuses. Les taxis nous déposent devant Dom Chlopa (la Maison du Paysan). Il pleut toujours. Nous nous installons dans le hall encombré de tables, de sièges, de colis et de gens. Salle d'attente, lieu de rendez-vous, ça entre, ça sort, ça grouille dans tous les sens. Notre interprète s'occupe des formalités (fiche individuelle à remplir) mais à 15 h 50 elle regarde sa montre, nous dit que son service se termine à 16 heures et qu'elle nous abandonne. Auparavant, elle a eu le temps de nous prévenir que les journées d'hôtel ne commencent qu'à 18 heures et que nous n'aurions pas les clés de nos chambres plus tôt.

Avec le sale temps qui persiste au dehors, le hall s'assombrit vite et les couleurs vives du panneau de mosaïque moderne proche de la porte d'entrée parviennent à peine à dissiper la grisaille ambiante. Ce n'est que dans la soirée, quand les multiples globes suspendus à des hauteurs inégales seront allumés, que l'impression sera meilleure. Alors les lumières avec leur air de fête chasseront le malaise.

Et, lorsque nous aurons pris nos clés et visité nos chambres, la Maison du Paysan nous apparaîtra comme un gigantesque complexe hôtelier moderne. Le soir, dans le hall, près de l'entrée,

je remarque la présence de deux généraux russes pérorant avec un officier supérieur polonais. En retrait, un jeune soldat russe impeccable porte sur un cintre les tenues de rechange de ses chefs.

Varsovie pour touristes

Le lendemain matin, une nouvelle guide-interprète de l'ORBIS vient nous chercher à la Maison du Paysan. Au programme : visite de la ville. Malheureusement, l'autocar qui nous attend est déjà plein. Un groupe d'anciens prisonniers de guerre français l'occupe. Six personnes vont donc devoir rester debout dans l'allée centrale du car pendant tout le circuit. L'organisation n'est pas tout à fait au point. Mais, dans certaines circonstances, on parvient à s'adapter même aux situations les plus inconfortables. On nous montre les grandes artères, dont la Jerozolimskie et la Nowy Swiat, larges avenues aux constructions géométriques imposantes. Arrivés à proximité de la vieille ville reconstituée, on nous propose une promenade à pied. Place du Château, entre l'église Sainte-Anne en briques rouges et le Château Royal entièrement rasé, sur les marches de l'escalier qui mène au tunnel, un mendiant à belle barbe attend la manne. Plus loin, sur une borne devant la cathédrale Saint-Jean, un vieux mendiant bien propre à jambe de bois attend lui aussi et semble avoir plus de succès. Personne ne demande à l'interprète pourquoi, en pays socialiste, on peut encore rencontrer des mendiants (vieillards ou invalides). Plus tard, lorsque nous aborderons cette question, nous n'obtiendrons toujours que des réponses évasives.

On nous montre ensuite la place du Vieux Marché où des cinéastes sont en train d'opérer, puis la barbacane sur les remparts de la vieille ville. Nous remontons dans le car et nous voyons aussi le monument aux martyrs juifs sur l'emplacement du ghetto, les jardins Lazienki et le palais de Wilanow.

L'après-midi, nous avons en principe quartier libre mais nous devons changer de résidence et nous perdons du temps, une fois de plus, en formalités et en transfert. Nous nous installons au Grand Hôtel (Orbis) aux dimensions monumentales comme celles de la Maison du Paysan mais avec le plus grand confort. C'est le plus luxueux palace de Varsovie, avec salle de bains dans chaque chambre et piscine intérieure. Comme à la Maison du Paysan, on peut y dîner avec orchestre.

Nous trouvons tout de même le temps de sortir et nous faisons une longue promenade à pied jusqu'au pont Poniatowski qui relie, par-dessus la Vistule, le quartier de Praga à la métropole. Avenue du 3-Mai (date de la célèbre Constitution de 1791) nous croisons un groupe de quatre ouvriers qui, leur journée finie, marchent en zigzaguant sous l'effet de l'alcool. Ceux qui ont bu le plus,

Excursions

Au matin, nous quittons avec regret le confort du Grand Hôtel pour la première étape. Cette fois, un petit groupe de Polonais américains s'est joint à notre équipe de Français et l'Orbis a mis à notre disposition un petit autocar de tourisme avec chauffeur et un nouveau guide-interprète.

Nous nous arrêtons à Zelazowa-Wola où nous visitons la maison natale de Chopin, puis à Nieborow, parc et palais, résidence des Radziwill.

Nous déjeunons à Lowicz dans une sorte de grand restaurant populaire. Il pleut fort. Au milieu de la place principale se dresse un monument à la gloire de l'Armée Rouge, obélisque de pierre grisâtre, surmonté du marteau, de la faucille et de l'étoile. Tout le long des routes, nous verrons ainsi de nombreux (toutefois moins que les calvaires) monuments à la gloire de l'Armée Rouge.

Nous revenons en arrière pour nous arrêter à Arkadia, prévue au programme mais que notre guide voulait manifestement sauter. On y trouve encore le parc romantique créé par les Radziwill. Je signale ce nom au guide, simple détail qui me permet de faire éclater son incom-

pétence au grand jour. Un mauvais point supplémentaire.

Enfin nous faisons étape à Lodz où nous logeons au Grand Hôtel (Orbis). Grande cité industrielle, deuxième ville de Pologne pour sa population, elle nous paraît noire et froide. A la tombée de la nuit, les trottoirs y sont pourtant animés d'une foule vive et les églises regorgent de vieilles femmes.

Au Grand Hôtel, dans le décor désuet d'un salon au plafond démesurément haut, on dîne en musique. Et, parmi les tables de touristes étrangers, on remarque une table de deux personnages locaux (dont on se demande quelles peuvent être les fonctions exactes) accompagnés de deux beautés du cru. Ainsi même en Pologne, pendant que le peuple peine en silence et mange pauvrement, des personnages se payent les établissements de luxe, les soupers fins avec orchestre, dansent et se frottent aux plus belles créatures.

L'étape de Lodz à Cracovie comporte deux grands arrêts.

D'abord à Czystochowa, la ville sainte, sanctuaire fortifié, lieu de pèlerinage célèbre dans toute l'Europe centrale et orientale, mais aussi ville industrielle.

Ensuite à Oswiecim... Auschwitz !

Avant d'arriver à Cracovie nous traversons Katowice, capitale historique de la Silésie, énorme complexe industriel au cœur d'une région de mines et de hauts-fourneaux dont les fumées blanches, jaunes et noires obscurcissent le ciel.

Cracovie des églises

A Cracovie, nous descendons à l'hôtel Francuski (Orbis) pour trois nuits. Dans cette partie méridionale de la Pologne, il fait enfin très chaud et nous dormons fenêtres ouvertes. Mais, chaque matin, dès l'aurore nous sommes réveillés par des chants religieux, car de nos chambres à l'église des Piaristes il n'y a que la rue (pas très large) à traverser. En cette période du mois d'août, les églises de ce pays, et celle-ci en particulier débordent de fleurs. Il suffit de se pencher aux fenêtres de nos chambres pour voir fleurs blanches et femmes en prière jusque sur le perron baroque.

Les salons de l'hôtel Francuski sont trop exigus pour recevoir un orchestre mais l'établissement est de premier ordre. Comme partout ailleurs, on y est friand de dollars et nous faisons grise mine avec nos francs vulgaires.

Non loin de l'hôtel, dans une petite rue de la vieille ville, un orchestre d'étudiants joue du jazz dans une cave. Les jeunes d'ici adorent cette musique. Il est vrai que l'on voit aussi beaucoup de disques de Dalida dans les vitrines... Heureusement l'amateur peut acheter chaque mois dans les principaux kiosques la revue « Jazz ». Je voudrais en donner un aperçu par cet extrait du sommaire de son numéro de juillet-août : un article sur Cocteau, un reportage photographique sur Duke Ellington, un article de Leonard Feather sur Armstrong, un article de Panassié, un article sur Muggsy Spanier et un article de Philippe Carles (de « Jazz Magazine »). Le numéro coûte 10 zlotys (2 F). Moins épais et moins luxueux que celui de nos revues, il est en tout cas plus attrayant que la presse quotidienne dont le numéro ne coûte que 50 groszy (0,10 F).

La première journée à Cracovie est une journée de soleil. En fait, le beau temps nous est apparu la veille, depuis le départ de Lodz. A Czystochowa, la foule qui se pressait pour visiter le trésor (le plus riche de Pologne) de la basilique, se félicitait d'être à l'ombre. Au dehors, les marchands de souvenirs pieux s'épongeaient. Sur le sinistre camp d'Auschwitz, le ciel était couvert et il avait fait lourd durant notre passage en Silésie.

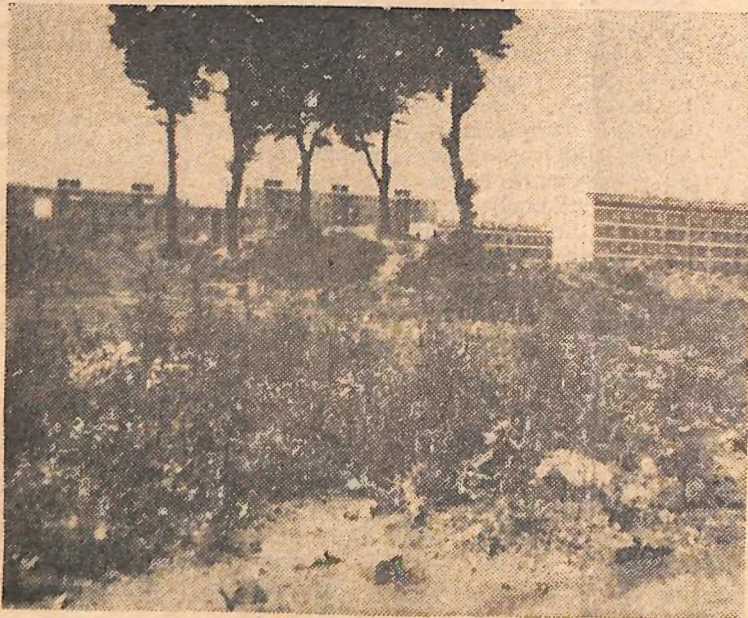
De Cracovie, nous prenons la route du Sud, vers les Tatras. Chalets typiques, paysages de montagne grandioses se succèdent sans nous lasser. Dans un hameau dont le nom m'échappe, le guide nous désigne du doigt une maison de bois où, dit-il, Lénine a vécu. Nous faisons un crochet jusqu'au Morskie Oko (l'Œil de la mer). C'est un lac perché à près de 1400 m, dont le plus grand diamètre mesure environ 1 km et le plus petit 500 m. Les connaisseurs prétendent que c'est le plus beau lac des Tatras. Autour, des Polonais de tous âges et des touristes tchèques piqueniquent. Nous poussons même une pointe jusqu'à la frontière tchèque, puis nous allons déjeuner à Zakopane, station de sports d'hiver et où, l'été, on organise un rallye automobile international. Malgré les costumes des montagnards qui entretiennent le mythe du folklore, on y respire un air de snobisme qui gâche tout, le même air d'ailleurs qui sévit dans toutes les « stations » réputées, aussi bien occidentales qu'orientales.

En fin de compte, je préfère la nature sauvage et, s'il faut choisir un abri, je choisis un hameau sans nom. Quant à élire une ville, c'est Cracovie que je retiens.

Nous y rentrons le soir, après une longue route de montagne, étroite et sinueuse.

Le matin du deuxième jour est consacré à la visite de la vieille ville et du Wawel (cathédrale et château royal). Cracovie a eu la chance de demeurer intacte au milieu des destructions massives de la dernière guerre et cette chance nous vaut de pouvoir lire en elle aujourd'hui les plus belles pages de l'histoire polonaise. Après la démolition des fortifications en 1820, on a aménagé sur leur emplacement, sur 3 km de long, de larges boulevards

Sur
l'emplacement
du ghetto
de Varsovie



plantés d'arbres. On peut dire que ces boulevards (les Planty) enserrant le cœur de Cracovie. Et l'on peut dire aussi que l'hôtel Francuski se trouve juste à la pointe Nord de ce cœur. Ceci pour bien montrer que nous étions à pied d'œuvre pour découvrir des merveilles. Mais le socialisme ? Qui parle de socialisme ?

L'après-midi, le guide nous entraîne vers les mines de sel de Wieliczka. Elles ne sont, paraît-il, plus exploitées sinon pour les touristes. Ascenseurs et escaliers peuvent vous descendre à plus de 100 m pour 10 zlotys (2 F). Tout se paye. Alors, quelle différence avec un pays capitaliste ? Au lieu que tout soit à tout le monde, il faut bien constater que rien n'est à personne. Est-ce pour ce résultat qu'il y a et des révolutionnaires et des révolutions ?

Puis le guide nous conduit à Nowa Huta (la Nouvelle Forge), cité sans âme, créée de toutes pièces au lendemain de la guerre, autour du « combinat » métallurgique Lénine. Tout y est tracé au cordeau, les blocs d'habitation alignés comme pour une parade. On a eu beau planter des fleurs au milieu de gazons étiques, on a eu beau jongler avec les couleurs pour diversifier les façades de certains groupes d'immeubles, les avenues trop larges paraissent vides, les maisons trop hautes sont nues, les devantures des magasins ressemblent à des yeux morts. Aucune chaleur humaine. Quelques enfants tournent autour d'un stand de glaces (« lodi ») Bambino mais rien ne retient le regard des adultes.

Le soir, nous sommes heureux de retrouver Cracovie. Il fait doux. Autour de la grande place du Marché et de sa Halle aux draps, bien des gens se promènent ou stationnent dans les cafés. Demain, il faudra quitter cette ancienne capitale, musée vivant, témoin paisible d'une histoire souvent agitée.

Retour à Varsovie

De Cracovie, la route nous mène à Sandomierz, bourgade perchée qui domine la Vistule. On y visite une cathédrale baroque et de vieilles églises pittoresques.

A Lublin, nous descendons dans un hôtel pour le moins démodé. Compensation : il fait beau. Pour dîner, nous allons dans un autre établissement dont la propriété laisse à désirer mais il y a... un orchestre. Dans la nuit, nous découvrons de curieux édifices que nous reverrons le lendemain matin avec le guide. Mis à part ses monuments, la ville ne paraît pas particulièrement brillante.

Non loin de Lublin, pour ne pas dire aux portes de la ville, nous nous arrêtons au camp de Majdanek, moins connu que tant d'autres sinistres vestiges de l'hitlérisme. Pourtant, les miradors, les kilomètres de barbelés, les dizaines de baraques en bois témoignent encore sous le soleil.

Puis Kazimierz-sur-Vistule, villégiature pour artistes, nous accueille. Nous déjeunons à la Maison des architectes. Nous visitons encore une église baroque et admirons les façades qui donnent sur la place du Marché.

Enfin, à Varsovie, nous nous réinstallons avec plaisir au Grand Hôtel (Orbis). Ici, nous sommes en pays de connaissance ; on s'habitue vite au confort. Le hall est toujours empli de voyageurs de toutes les parties du monde. Encore des fiches à rédiger, encore le passeport à confier... Mais, cette fois, il fait beau. Dans la rue, le soir, j'ai encore rencontré des ivrognes.

Le lendemain, alors que le programme prévoyait une matinée libre à Varsovie, on nous annonce que le départ est avancé à 11 h. Or, les premières boutiques (alimentation) ouvrent à 9 h., quant aux librairies et autres magasins sérieux pour touristes ils n'ouvrent qu'à 11 h. Résultat : impossible de flâner à la recherche de l'objet-souvenir. Je me hasarde tout de même dans de nouveaux quartiers avec la hantise de l'heure-limite. Je vais ainsi jusqu'au pied du Palais de la Culture et de la Science (234,5 m) don des peuples de l'U.R.S.S. au peuple polonais. Mais il y a trop de gens à attendre et je renonce à le visiter. Dans le kiosque, on vend « L'Humanité » (qui date de 3 jours) et « Les Lettres Françaises » (avec une semaine de retard). Il y aurait pourtant des amateurs pour d'autres lectures. En trois semaines, je n'ai pas trouvé une



Dans le vieux Varsovie reconstitué

seule fois « Le Monde » (sinon dans une voiture particulière servant de taxi, un exemplaire sans doute oublié par un touriste fraîchement débarqué).

Au rendez-vous de 11 h. à la gare routière, Orbis nous a retenu des places dans un car populaire : 254 km en six heures, une performance ! Quant aux bagages, il a bien fallu les caser... La route du Nord, route du froid, traverse des campagnes à perte de vue, morcelées : choux, betteraves, pommes de terre, des forêts de rési-

neux, de pauvres villages, bientôt même des villages de maisons de bois semblables aux isbas de nos livres de géographie. Et toujours, tout le long de la route : des calvaires rustiques (couronne d'épines sur croix de bois fleurie) et, moins nombreux, des monuments à l'Armée Rouge.

Le soir, à Gizycko, une nouvelle guide-interprète de l'Orbis nous attend à l'arrivée du car et nous emmène en taxi au camp du GKKFit (Comité Suprême de l'Education physique et du Tourisme).

Au vif du sujet

Au cœur de la région des lacs de Mazurie, ancienne Prusse orientale, à quelque 40 km de la Russie, ce centre nautique de Gizycko héberge à la fois des enfants, des sportifs, des étudiants et des vacanciers (jeunes travailleurs polonais et touristes étrangers). Logés dans des bungalows pour deux, dispersés sur des hectares de forêts, les hôtes de ce camp sont parfaitement libres de leurs mouvements. Seule contrainte : l'heure des repas, pris dans un restaurant panoramique commun. Des voiliers, des kayaks et des pédalos sont à leur disposition. Sur la terre ferme, près du bâtiment administratif (direction et infirmerie) un autre bâtiment abrite une sorte de grand foyer comprenant : un bureau de poste, une buvette, une salle de jeux ou de danse, une salle de cours ou de télévision. Près du parking, un kiosque à journaux locaux et nationaux vend aussi les menus objets que l'on trouve dans tous ses homologues polonais : jouets et parfumerie. Chaque matin, sportif ou intellectuel, le militant ouvrier et le citoyen abruti se précipitent par habitude ou par conformisme

pour acheter (pas cher : 0,10 F) sa dose de bourrage de crâne. Certains ne se contentent pas d'un quotidien et s'offrent en supplément un hebdomadaire. Est-ce par conviction ? Je crois que c'est plutôt pour se faire bien voir du directeur du camp ou des responsables du Parti. Chaque journal (quotidien ou hebdomadaire) porte en exergue sous son titre la formule bien connue : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ».

De son côté, la télévision nationale ressassé chaque soir pendant ce mois d'août les mêmes actualités : la guerre au Viet-nam et le racisme antinoir aux U.S.A.

En donnant à lire toujours les mêmes informations dans des feuilles sans originalité, en donnant à voir toujours les mêmes images sur un écran sans qualité, on devrait pourtant laisser les meilleures volontés.

Mais on joue sur les mots. Ici, il n'y a pas de Parti Communiste, il y a un Parti Ouvrier Polonais Unifié. Ici, on ne parle pas d'un communisme polonais, on parle de « la voie polonaise vers le socialisme ».

Fin de séjour

Autour de Gizycko, une multitude de lacs reliés entre eux par des canaux. A la belle saison, un réseau de bateaux couvre cette surface touristique de premier ordre. Une fois, nous allons ainsi, à petite vitesse,

jusqu'à Węgorzewo (26 km au Nord). Dans ce petit village qui, comme tous ceux de la région, garde des marques de l'ancienne Prusse nous ne sommes plus qu'à 14 km de la frontière russe. Des gosses en hail-

lons, courent pieds nus devant des maisons à demi-ruinées. Des espaces vides où l'on retrouve au niveau du sol les dessins des trottoirs et des maisons témoignent encore des ravages de la guerre. Les Allemands puis les Russes ont passé par là. Plus de vingt ans après, les Polonais n'ont pas tout reconstruit. Malgré leur courage.

Un après-midi, nous quittons Gizycko par le car populaire archi-comble. La guide-interprète de l'Orbis qui devait retenir nos places n'a pas fait son travail mais nous demeurons fermes sur nos positions. Des voyageurs polonais qui s'expriment en français nous sauvent de l'incompréhension. Le parcours dure 6 heures comme à l'aller. Nous nous arrêtons même, après avoir été détournés, pour laisser passer une course cycliste.

Dans la nuit, nous arrivons à la gare routière de Varsovie où une représentante de l'Orbis nous prend en charge et nous dépose à l'Hôtel Bristol. Formalités, enfin dîner à l'heure de la fermeture (service normal majoré de 20 % à cause du tarif de nuit et de l'orchestre). Réclamations vaines. Le socialisme n'a pas éliminé le pourboire. Hélas !

Le lendemain, dernière traversée de Varsovie endormie. Ce dimanche matin, la femme-agent qui règle la circulation à un carrefour habituellement embouteillé par les tramways, doit être en congé, les femmes qui réparent la chaussée et font, comme des hommes, de gros travaux de voirie, doivent profiter d'un repos bien mérité.

A l'aéroport d'Okęcie que nous découvrons sous un tout autre angle qu'à l'arrivée, nous avons le temps de récapituler nos souvenirs. Nous devons décoller à 9 h 40 mais « on » nous a mis sur la « liste d'attente » et nous ne serons dépannés que par Air France à 17 h 20.

Le bâtiment est tout de même mieux qu'une simple baraque de bois. L'ensemble comporte le minimum de ce que l'on peut attendre d'un aéroport. Peint en gris et assez bas, il faut beaucoup de soleil pour ne pas s'apercevoir de sa tristesse.

La Caravelle « Maine » venant de Moscou est annoncée. Dans la salle de transit où tout est payable en dollars, des voyageurs de toutes les parties du monde viennent se délasser les jambes. Bientôt ils remontent à bord. Nous les suivons. La Pologne, c'est fini.

Note sur « Orbis ». — L'omniprésente Orbis possède à peu près tous les hôtels de Pologne, elle vend des tickets d'avion et des billets de théâtre, elle intervient dans le change (contre ses dollars ou ses francs, le touriste reçoit en plus des billets de banque polonais, des bons Orbis valables dans ses établissements et dans les principales chaînes de magasins), elle délivre les bons d'essence aux automobilistes indépendants. Ainsi, de toute façon, même le touriste qui ne veut pas faire de voyage « organisé » est pratiquement obligé de passer par Orbis.

Bibliographie. — A l'heure actuelle, il existe malheureusement peu de livres sur la Pologne.

En premier lieu, je voudrais signaler le meilleur : « Pologne », par Eva Fournier, dans la collection Petite Planète, éditions du Seuil. C'est, à mon avis, un tour de force d'avoir fait tenir en 190 pages abondamment illustrées l'essentiel de tout ce qu'il faut savoir sur le sujet. Le voyageur retrouve dans ce livre tout ce qu'il a vu.

En second lieu, pour ses photographies : l'album « Pologne », présenté par Paul Cazin, dans la collection Albums des Guides Bleus, Hachette. 62 planches en noir et 8 en couleurs.

Enfin, pour mémoire : le Guide Bleu « Pologne ». Mais la dernière édition date de 1939. Il faut tout revoir : les frontières, les destructions, les changements de nom. Pourquoi un tel travail ne serait-il pas entrepris ?

Suite de cet article en page 10 :

“Quelques questions” ➡

QUELQUES QUESTIONS

L'agriculture. — Pays agricole à 60 %, sur une plaine bien plate qui couvre 91 % du territoire, la Pologne est remarquable par l'échec du collectivisme agricole. Après une tentative de collectivisation, le gouvernement a fait rapidement machine arrière et la propriété privée domine. Un observateur a noté que des 12 000 kolkhozes installés par le stalinisme, moins de 2 000 ont subsisté. Actuellement, on peut dire que coexistent les trois formes d'exploitations rurales : fermes d'Etat (12 % des terres cultivées), coopératives de production (9 %), secteur privé : trois millions et demi d'exploitations en très petites surfaces. Le rendement, faute de mécanisation poussée, reste limité. Bien entendu, il faut tenir compte des différences d'appréciation d'économistes d'opinion souvent opposées. Pour ma part, je donne les chiffres ci-dessus avec les réserves d'usage, mais je puis témoigner de la proportion majoritaire écrasante du secteur privé de petite exploitation. Le paysan polonais paraît mal équipé, fort attaché à son cheval (on estime à trois millions le nombre des chevaux dans ce pays) et loin de vouloir changer quelque chose à ses habitudes. Sur les routes, on croise souvent de longs chariots en bois tirés par deux chevaux, quelquefois par un seul, les routes en sont caoutchoutées, mais certaines encore simplement cerclées de fer. Au bord des routes, on voit aussi souvent des fermes laissent paître une ou deux vaches au bout d'une corde ou d'une chaîne.

De quoi vit l'Eglise polonaise ? — Elle possède 30 000 hectares. Pas de subvention de l'Etat sinon pour la reconstruction des églises et la conservation artistique : 10 millions de zlotys en 1964 (2 millions de francs). Les fidèles paient le denier du culte. L'Etat accorde un traitement aux aumôniers qui ont accepté d'enseigner le catéchisme hors des bâtiments scolaires

et sous le contrôle sanitaire des locaux. Malgré tout ce que peut écrire la presse bourgeoise française sur les misères de « l'Eglise du silence », j'ai constaté que l'Eglise était encore très influente dans ce pays « socialiste », elle m'est même apparue comme une sorte d'Etat dans l'Etat. La preuve la plus flagrante n'en est-elle pas l'opposition farouche des catholiques à la loi autorisant l'avortement médical et le contrôle des naissances ?

Un pays jeune. — Sur quelque 33 millions d'habitants, un tiers, environ 11 millions ont moins de 14 ans ; plus de la moitié de la population a moins de 25 ans. De 24 millions en 1949, les Polonais sont passés à 9 millions de plus en 15 ans. Cette démographie fulgurante atteste la vitalité de ce peuple. Cette verdeur de la Pologne lui pose aussi son premier problème. Il faut près de 200 000 instituteurs et institutrices pour les 600 000 enfants des écoles maternelles et les quelque 6 millions d'élèves primaires ; environ 20 000 professeurs pour les 400 000 collégiens. La jeune vague monte. Elle veut des maîtres, toujours davantage d'écoles, de cercles culturels, de théâtres, de concerts. Des emplois aussi. Et encore des logements. La poussée est irrésistible. Cette inéluctable expansion incite le pays à développer sa production agricole et industrielle, mais aussi son commerce extérieur à la même mesure.

La planification. — En 1944, la Pologne n'était que ruines. Il lui fallut deux ans pour se remettre en marche, au milieu en outre des migrations qui amenèrent les Polonais des régions rattachées à l'Ukraine soviétique vers les territoires ancestraux que l'Allemagne avait dû restituer. « Tâches gigantesques » prévoyait le Comité de libération nationale qui fonda

un gouvernement d'union dont une première décision fut de créer l'Office de planification.

Un premier plan, de 1947 à 1949, vit la restauration de l'industrie au niveau d'avant la guerre et celle de l'agriculture à 86 %. Un plan de six ans fut alors établi (de 1949 à 1955) puis deux plans quinquennaux (de 1956 à 1961 et de 1961 à 1965). En somme, la Pologne est parvenue au stade des « plans d'équilibre » et c'est sur cette base, assise solide de son régime original, qu'elle poursuit les innovations en cours. La base de départ pour une étape nouvelle est solide. Désormais, la planification polonaise va s'orienter, constante dans ses principes, pragmatique dans les applications, vers la décentralisation, l'ouverture à l'initiative, la répartition des surprofits.

La commission régionale de l'Office de planification est en prise directe avec les entreprises, coopératives, groupements paysans. D'autre part, une Association industrielle est constituée dans chaque district par les représentants des usines, des services publics (sauf l'Université et les monopoles d'Etat), des organisations syndicales professionnelles et constitue un rouage d'information (et de pression éventuellement) auprès des ministères intéressés.

« Les relations humaines sont capitales, affirment les dirigeants de l'Office. Les aspects sociaux sont toujours envisagés. Désormais, commissions régionales et associations vont voir croître leur rôle. L'initiative des entreprises et coopératives augmentera ; les salaires et les fonds d'entreprise bénéficieront de leur part du profit qui sera réalisé. Notre voie est humaine et non administrative. »

La planification polonaise est conçue à l'échelle nationale. Ce qu'elle envisage à l'égard de ses relations extérieures, qu'il s'agisse du COMECON entre démocraties populaires ou du monde occidental, est affaire de coordination, mais non d'intégration.

Des salaires et des prix. — L'éventail des salaires est très étroit, presque inexistant. Un médecin d'Etat, après huit ou dix ans d'études, débute à 1 800 zlotys (360 F). Les plus hauts fonctionnaires

plafonnent à 5 000 zlotys (1 000 F), autant qu'un très bon mineur. Mais il y a des correctifs, tantôt licites, tantôt moins. En dehors de leurs fonctions officielles, les médecins et les avocats peuvent avoir une clientèle privée. L'exercice d'un double et même d'un triple métier n'est pas rare. L'inconvénient est qu'on en fait le moins possible dans le premier métier pour ne pas gaspiller ses forces.

« Le chômage a pratiquement disparu, m'indique un observateur. La moyenne des salaires est de 1 800 zlotys (360 F) qui deviennent 2 500 (500 F) dans une bonne entreprise, 3 000 (600 F) pour un ouvrier qualifié. » Encore faudrait-il traduire ces chiffres en pouvoir d'achat, et c'est toujours difficile. Quant aux prix, on constate un vertigineux écart entre le coût des denrées de première nécessité et le reste. Le pain, le lait, les pommes de terre, la viande de porc sont un peu moins chers que chez nous. Le cinéma de quartier est très bon marché, les transports et le logement presque gratuits.

J'ai noté quelques prix :
— Une plaque de 100 g de chocolat : 19 zlotys (3,80 F).
— Une autre de moindre qualité : 10 zlotys (2 F).
— Une bouteille de vin (il est vrai, importé de Hongrie ou de Bulgarie) : minimum 45 zlotys (9 F).
— Une bicyclette : 1 820 zlotys (360 F).

La circulation. — Elle est aisée, vu le nombre restreint de voitures que sort annuellement l'usine nationale (environ 30 000) et leur prix ahurissant : l'équivalent de deux millions et demi d'anciens francs. Quel travailleur — même avec un double salaire — pourrait-il s'offrir un tel luxe ?

Une fois, durant notre séjour à Gzysko, nous faisons de l'auto-stop pour nous rendre à Ketrzyn (31 km à l'ouest). Un camion de sable nous embarque à découvert pour aller mais, au retour, nous croyons bien rester sur la route car, la nuit tombée, les véhicules, déjà rares en plein jour, se comptent sur les doigts.

Classiques de l'anarchisme

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

de Michel BAKOUNINE

L'HOMME n'est pas le seul animal intelligent sur la terre. Bien loin de là, la psychologie comparée nous démontre qu'il n'existe point d'animal qui soit absolument dénué d'intelligence, et que plus une espèce, par son organisation et surtout par le développement de son cerveau, se rapproche de l'homme, plus son intelligence se développe et s'élève aussi. Mais dans l'homme seul elle arrive à ce qu'on appelle proprement la faculté de penser, c'est-à-dire de comparer, de séparer et de combiner entre elles les représentations des objets tant extérieurs qu'intérieurs qui nous sont donnés par nos sens, d'en former des groupes ; puis de comparer et de combiner encore entre eux ces groupes, qui ne sont plus des êtres réels, ni des représentations d'objets perçus par nos sens, mais des notions abstraites, formées et classées par le travail de notre esprit, et qui, retenues par notre mémoire, autre faculté du cerveau, deviennent le point de départ ou la base de ces conclusions que nous appelons les idées. Tous ces fonctionnements de notre cerveau auraient été impossibles, si l'homme n'était doué d'une autre faculté complémentaire et inséparable de celle de penser : de la faculté d'incorporer et de fixer, pour ainsi dire, jusque dans leurs variations et leurs modifications les plus fines et les plus compliquées, toutes ces opérations de l'esprit, tous ces agissements matériels du cerveau, par des signes extérieurs : si l'homme, en un mot, n'était doué de la faculté de parler. Tous les autres animaux ont un langage aussi, qui en doute ? mais, de même que leur intelligence ne s'élève jamais au-dessus des représentations matérielles, ou, tout au plus, au-dessus d'une toute première comparaison et combinaison de ces représentations entre elles, de même leur langage, dénué d'organisation et incapable de développement, n'exprime que des sensations ou des notions matérielles, jamais des idées. Je puis donc dire, sans crainte d'être réfuté, que de tous les animaux de cette terre, l'homme seul pense et parle.

Seul il est doué de cette puissance d'abstraction qui — sans doute fortifiée et développée dans l'espèce humaine par le travail des siècles en l'élevant successivement en lui-même, c'est-à-dire dans sa pensée et seulement par l'action abstractive de sa pensée, au-dessus de tous les objets qui l'environnent et même au-dessus de lui-même en tant qu'individu et espèce — lui permet de concevoir ou de créer l'idée de la totalité des êtres, de l'univers et de l'infini absolu : idée complètement abstraite, vide de tout contenu et, comme telle, identique au néant, sans doute, mais qui tout de même s'est montrée toute-puissante dans le développement historique de l'homme, parce qu'ayant été une des causes principales de toutes ses conquêtes et en même temps de toutes ses divagations, de

ses malheurs et de ses crimes postérieurs, elle l'a arraché aux prétendues béatitudes du paradis animal pour le jeter dans les triomphes et dans les tourments infinis d'un développement sans bornes.

Grâce à cette puissance d'abstraction, l'homme, en s'élevant au-dessus de la pression immédiate que les objets extérieurs exercent sur l'individu, peut les comparer les uns avec les autres et observer leurs rapports mutuels : voilà le commencement de l'analyse et de la science expérimentale. Grâce à cette même faculté, l'homme se dédouble pour ainsi dire, et, se séparant de lui-même en lui-même, il s'élève en quelque sorte au-dessus de ses propres mouvements intérieurs, au-dessus des sensations qu'il éprouve, des instincts, des appétits, des desirs qui s'éveillent en lui, aussi bien que des tendances affectives qu'il ressent ; ce qui lui donne la possibilité de les comparer entre eux, de même qu'il compare les objets et les mouvements extérieurs, et de prendre parti pour les uns contre les autres, selon l'idéal de justice et de bien, ou selon la passion dominante, que l'influence de la société et des circonstances particulières ont développés et fortifiés en lui. Cette puissance de prendre parti en faveur d'un ou de plusieurs moteurs, qui agissent en lui dans un sens déterminé, contre d'autres moteurs également intérieurs et déterminés, s'appelle la volonté.

Ainsi expliqués et compris, l'esprit de l'homme et sa volonté ne se présentent plus comme des puissances absolument autonomes, indépendantes du monde matériel et capables, en créant, l'un des pensées, l'autre des actes spontanés, de rompre l'enchaînement fatal des effets et des causes qui constituent la solidarité universelle des mondes. L'un et l'autre apparaissent au contraire comme des forces dont l'indépendance est excessivement relative, parce que, tout aussi bien que la force musculaire de l'homme, ces forces ou ces capacités nerveuses se forment dans chaque individu par un concours de circonstances, d'influences et d'actions extérieures, matérielles et sociales, absolument indépendantes et de sa pensée et de sa volonté. Et tout aussi bien que nous devons rejeter la possibilité de ce que les métaphysiciens nomment les idées spontanées, nous devons rejeter aussi les actes spontanés de la volonté, le libre arbitre et la responsabilité morale de l'homme, dans le sens théologique, métaphysique et juridique de ce mot.

Chaque homme à sa naissance et pendant toute la durée de son développement, de sa vie, n'étant autre chose que la résultante d'une quantité innombrable d'actions, de circonstances, et de conditions innombrables, matérielles et sociales, qui continuent de le produire tant qu'il vit, d'où

lui viendrait, à lui, chaînon passager et à peine perceptible, de l'enchaînement universel de tous les êtres passés, présents et à venir, la puissance de rompre par un acte volontaire cette éternelle et omnipotente solidarité, le seul être universel et absolu qui existe réellement, mais qu'aucune imagination humaine ne saurait embrasser ? Reconnaissons donc, une fois pour toutes, que vis-à-vis de cette universelle nature, notre mère, qui nous forme, nous élève, nous nourrit, nous enveloppe, nous pénètre jusque dans la moelle de nos os et jusqu'aux plus intimes profondeurs de notre être intellectuel et moral et qui finit toujours par nous étouffer dans son embrassement maternel, il n'est, pour eux, ni d'indépendance, ni de révolte possible.

Il est vrai que, par la connaissance et par l'application réfléchie des lois de la nature, l'homme s'émancipe graduellement, mais non de ce joug universel que portent avec lui tous les êtres vivants et toutes les choses qui existent, qui se produisent et qui disparaissent dans le monde ; il se délivre seulement de la pression brutale qu'exerce sur lui son monde extérieur, matériel et social, y compris toutes les choses et tous les hommes qui l'environnent. Il domine les choses par la science et par le travail ; quant au joug arbitraire des hommes, il le renverse par les révolutions. Tel est donc l'unique sens rationnel de ce mot liberté : c'est la domination sur les choses extérieures, fondée sur l'observation respectueuse des lois de la nature ; c'est l'indépendance vis-à-vis des prétentions et des actes despotiques des hommes ; c'est la science, le travail, la révolte politique, c'est enfin l'organisation à la fois réfléchie et libre du milieu social, conformément aux lois naturelles qui sont inhérentes à toute humaine société. La première et la dernière condition de cette liberté restent donc toujours la soumission la plus absolue à l'omnipotence de la nature, notre mère, et l'observation, l'application la plus rigoureuse de ses lois.

Œuvres. Tome 3 : L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution sociale (p. 228 et suivantes).

Souscription, reçues du 20 novembre au 20 janvier

Groupe de Saint-Etienne, 20 ; Groupe d'Asnières, 17,50 ; Groupe de Versailles, 14 ; Groupe de Marseille-Centre, 30 ; Gobin Hyacinthe, 1 ; Coriat Jean, 1 ; A. Lapeyre, 100 ; Marius Jean, 6 ; Figeac André, 4 ; Marchand M., 5 ; Gilbert A., 3 ; Piron Louis, 5 ; Heilsson, 5 ; Raynaud Maurice, 5 ; Laberthe G., 15 ; Lapeyre A., 200 ; Carré Raymond, 20 ; Real Roque, 5 ; Massoni Janine, 50 ; Hémy Jean, 20 ; Séguouffin René, 5 ; Cazaux Jean, 10 ; Legros Edmond, 3 ; Boisseau Roger, 5 ; A. Lapeyre, 100 ; Estrade, 100 ; Colin Emile, 3 ; Croc'h, 5 ; Margnus Raymond, 5 ; Chenard Paul, 10 ; Prochia Antonio, 5 ; Henex Suzanne, 5 ; un Gascon, 200 ; Descamps, 2 ; X, 5 ; Dejeuze Marcel, 100 ; Roy Albert, 10 ; Idolot Jean, 10 ; Brest Jean-Jacques, 10 ; Vernière Lucien, 5 ; Berthe Dely, 10.

Georges GURVITCH

ET LA SOCIOLOGIE DE LA LIBERTE

A plusieurs reprises, dans le cadre de « Recherches libertaires », nous avons attiré l'attention sur l'œuvre de Georges Gurvitch. C'est que celle-ci nous touche de très près. D'abord parce qu'elle se donne, comme un de ses buts essentiels, « l'étude sociologique des cheminement de la liberté », parce qu'elle tend à définir et à pratiquer la sociologie comme science de la liberté. Une deuxième raison, qui se rattache d'ailleurs à la première, c'est l'importance accordée par Georges Gurvitch à la pensée de Proudhon. Il était ainsi un des rares intellectuels du présent à intégrer directement et à développer dans sa recherche un courant d'idées anarchiste.

Georges Gurvitch, qui était professeur de sociologie à la Sorbonne, est mort le 12 décembre 1965 à l'âge de 71 ans. Né en Russie, il était en 1918 assistant à l'Université de Tomsk, professeur l'année suivante. L'expérience de la révolution russe devait rester un des stimulants de sa réflexion. Dans la constitution des soviets de base, il reconnut l'influence de Proudhon, bien connu en Russie. Quand la dictature bolchevique s'affirma, il s'exila, et à partir de 1928 il vint vivre en France.

Un « Proudhon manqué » ?

« Le vrai terrain de sa réflexion, écrit Jean Duvignaud dans « Le Monde » (14-12-1965), a été l'expérience historique contemporaine, l'aventure politique européenne dans laquelle il s'est trouvé diversement engagé. » La révolution russe, le front populaire, le fascisme, la guerre, la montée de la technocratie, et puis aussi les luttes du tiers-monde ont constitué ce terrain. Jusqu'au bout, Gurvitch a gardé des positions révolutionnaires. Tout récemment encore, dans une lettre au « Monde » à propos d'un colloque sur « la sociologie de la construction nationale dans les nouveaux Etats », il a précisé les tendances des « partisans de Fanon et de (ses) propres disciples qui considèrent que la seule issue de la décolonisation est une révolution sociale, aussi bien dans les pays décolonisés que dans les pays colonisateurs » (7-11-1965).

Dans son œuvre de sociologue, sa recherche le porte à étudier dans les différents types de société le volcanisme explosif sous-jacent susceptible d'éclater en effervescence novatrice. Son effort le plus constant consiste à analyser les possibilités et le fonctionnement de la liberté individuelle et collective, s'intégrant dans les failles du déterminisme, se combinant avec lui pour mettre en place de nouvelles formes de vie (1). Chez Proudhon, il apprécie tout spécialement la conception d'une liberté novatrice collective parvenant à rompre le déterminisme.

Reprenant l'enseignement de Durkheim et de Mauss, introduisant en France les techniques de la nouvelle sociologie américaine, Gurvitch, pour préciser sa méthode, revient cependant toujours à deux œuvres qu'il considère comme fondamentales : celles de Marx et de Proudhon.

« Proudhon provoquait sa ferveur, écrit Georges Balandier dans « Le Nouvel Observateur » (« G. Gurvitch ou la sociologie combattante » 22-12-1965). Dans la dédicace qu'il a rédigée en m'adressant son récent livre consacré à celui-ci, il se traite de « Proudhon manqué ». Il fut, en réalité, le véritable successeur de Proudhon qu'il considérait comme le Descartes et le Pascal des sciences sociales ».

Pionnier du socialisme scientifique

Des 1925, alors que Gurvitch commence à rédiger sa thèse sur « L'idée de droit social », Proudhon joue un grand rôle dans sa pensée. Il est revenu plus particulièrement, ces dernières années, à l'étude des textes proudhoniens, dans une suite d'ouvrages dont chacun précise et affine une analyse à la fois sympathique et critique.

En 1955 paraît « Proudhon, sociologue », un cours public, réédité en 1960 (2) ; « Dialectique et sociologie », en 1962, consacre un chapitre à la dialectique de Proudhon (3). Un nouveau cours public (1963-64) est diffusé « pour le centenaire de la mort de P.-J. Proudhon : Proudhon et Marx, une confrontation » (2). Son dernier

livre paru est le « Proudhon » de la collection « Philosophes » (4).

Ces études, les deux dernières en particulier, sont indispensables à qui veut se tailler un chemin actuel dans l'œuvre touffue de Proudhon ou situer sa lecture dans le contexte de la sociologie moderne. Mais Gurvitch ne se contente pas d'un commentaire critique : il entreprend aussi, avec des arguments précis, une défense du socialisme libertaire contre les accusations de « réformisme petit-bourgeois » portées par Marx et les marxistes. « Il est autant le représentant du « socialisme scientifique » (terme qu'il a créé) et de la révolution sociale prolétarienne que Marx » (« Une confrontation », p. 26). Gurvitch étudie aussi l'influence de Proudhon sur le mouvement ouvrier réel, constatant, à l'occasion de la Commune, qu'« au pied du mur devant des questions et des situations concrètes, c'est Marx qui temporisait, et les proudhoniens qui se montrèrent intransigeants » (p. 113). Cette influence, je l'ai déjà dit, il la voit aussi dans la formation des soviets, et plus récemment dans les différentes expériences d'autogestion ouvrière. « Cent ans après sa mort, l'actualité de Proudhon s'impose aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest » (« Proudhon », p. 70).

Ce que signifient liberté et révolution

Cette confrontation entre Proudhon et Marx ne prend cependant jamais l'allure d'une apologie unilatérale. S'il tient à faire reconnaître, à utiliser l'apport de Proudhon, à se situer même dans sa lignée, Gurvitch est trop conscient du rôle joué par Marx dans le développement des sciences sociales pour ne pas lui faire une place essentielle. Il songe plutôt à libérer Marx des formulations dogmatiques, à montrer que son « réalisme dialectique » dépasse le matérialisme. Mentionnant l'influence de Proudhon sur le jeune Marx, et la convergence ultérieure de certaines de leurs analyses hors de toute influence directe, Gurvitch considère dans l'ensemble Proudhon comme plus constructif, Marx comme plus réaliste et plus concret, comme doué surtout d'un sens historique plus aigu.

Une idée revient fréquemment sous la plume de Gurvitch : Proudhon et Marx se complètent. C'était déjà la conviction de Georges Sorel. Mais un autre témoignage est invoqué : celui de Bakounine, qui écrit en 1868 : « Marx est un penseur admirable lorsqu'il s'agit de la critique du régime capitaliste au point de vue économique... Mais il y a, dans sa pensée même, une tendance autoritaire incorrigible. Proudhon comprend infiniment mieux ce que signifient liberté et révolution. Il faut les unir dans un seul système pour faire brûler le feu sacré de la révolution » (« Une confrontation », p. 12).

Nous ne pourrions voir clair dans les débats sur le matérialisme, sur la dialectique, etc. qui reprennent régulièrement dans le mouvement libertaire qu'en retournant au sources : la position des problèmes par Proudhon et Marx, leur reprise par Bakounine, Sorel. Là encore, la contribution d'un sociologue comme Gurvitch nous sera d'une grande utilité. Il nous faudra remonter plus encore, situer en particulier ces problèmes dans le développement et la décomposition du mouvement hégélien, dans lequel se sont forgées aussi les idées de Marx, que de Stirner ou de Bakounine.

Même si Proudhon, après 1853, cesse d'envisager la « dissolution » de l'Etat pour étudier les possibilités de sa « transformation », son œuvre reste le point de départ le plus fertile d'une sociologie libertaire. Nous n'éviterons pas de la compléter par l'apport de Marx, et tout un ensemble de recherches nouvelles. L'œuvre de Gurvitch nous montre le chemin d'une sociologie de la liberté ouverte à la fois aux contributions essentielles de la pensée socialiste et à l'aventure du monde moderne.

René FORAIN.

(1) Voir en particulier « Déterminismes sociaux et liberté humaine » (PUF-1955), 301 pages.

(2) Centre de documentation universitaire.

(3) Editions Flammarion.

(4) Presses universitaires de France.

LES ANARCHISTES LE DISAIENT DEJA

Mais il est intéressant de constater la fantaisie qui préside à la distribution de ces peines et de se demander les motifs d'une telle incohérence.

Vaillant, jadis, n'avait tué personne. Mais il avait fait une grande peur aux fabricants et marchands de loi. On a tué Vaillant.

Liabeuf, faussement accusé d'être souteneur, condamné de ce fait, avait voulu se venger ; il tua un agent, c'était un meurtre passionnel évident. La police exigea l'assassinat de Liabeuf, et comme il n'y a pas de puissance gouvernementale qui ne doive se courber devant la police, Liabeuf fut tué.

Un immonde individu portant l'uniforme militaire, du nom de Graby, assassina une vieille femme pour la voler, avec des raffinements effroyables de férocité. Il fut condamné à mort, mais on lui fit grâce de la vie. Motif : ses ascendants étaient des policiers.

Un autre, s'appelant Waché de Roo, tua sa mère, parce qu'elle voulait se remarier. Les jurés — j'aurais fait comme eux — accordent les circonstances atténuantes. Mais les juges, d'ordinaire si cruels, abaissent la peine au minimum : dix ans de réclusion. Motif : le parricide est un « Monsieur », un homme du monde ; et puis il y avait au fond de l'affaire une préoccupation d'argent ; le Monsieur ne voulait pas que l'argent maternel prit un chemin de traverse ; or, l'argent c'est sacré ; l'argent, c'est l'honneur : M. Waché défendait l'honneur de la famille.

On a pu voir, par ce qui précède, la puissance de l'intervention de la police dans les actes gouvernementaux. Cette institution, théoriquement, est une auxiliaire de la magistrature, et elle a pour mission la recherche des malfaiteurs et le maintien de l'ordre public. A ce dernier point de vue, elle relève de l'autorité administrative.

Mais la vérité est tout autre, surtout dans les nations fortement centralisées. Si la police bornait son action à faire circuler les voitures dans les rues avec régularité, à assurer la sécurité générale en donnant la chasse aux malfaiteurs, à retrouver les auteurs des méfaits, il est à supposer qu'elle n'aurait pas contre elle la houle de mépris qui vient la recouvrir.

Mais, à côté de la police qu'on voit, il y a celle qu'on ne voit pas. Il y a la police politique, s'exerçant secrètement par des agents inconnus, et cela dans tous les pays du monde. Un policier de très haute envergure l'a officiellement proclamé et s'en est vanté.

D'autre part, à côté des agents ordinaires, il y a une sorte de réserve, qu'on appelle à Paris les brigades centrales, composées de brutes ignobles, et recrutées pour une bonne part chez les malfaiteurs qu'on feint de prendre pour des ennemis. La conséquence, c'est que le plus souvent, ce qu'on appelle le service d'ordre dégénère en désordre. Les provocations et les violences des policiers viennent jeter la perturbation dans les foules qui, sans cela, fussent restées fort calmes.

Il faut bien comprendre aussi que la situation de la police devant les malfaiteurs est un peu celle du chasseur devant le gibier. Il s'agit d'abattre quelques pièces, mais de ne pas détruire l'espèce. Et comme ici le chasseur est payé, comme on le supprimerait s'il n'y avait plus de gibier, il s'ensuit que la lutte entre la police et les malfaiteurs est empreinte d'une remarquable courtoisie. Pour l'honneur de la corporation, de part et d'autre, il faut bien quelquefois échanger des coups ; cela n'empêche pas de sauvegarder ses intérêts réciproques.

Mais c'est dans le domaine politique qu'il faut chercher l'explication de la toute-puissance policière. La police secrète, le mouchardage s'exercent sous toutes les

formes et par tous les moyens, permettent peu à peu de recueillir des renseignements complets, de former des dossiers sur chacun des personnages appartenant au gouvernement, au parlement, à l'administration, etc.

Que les hommes au pouvoir aient intérêt à faire disparaître un adversaire ou à laisser un crime impuni, la police est là toute prête. On pourra faire condamner, on pourra déshonorer l'homme le plus intègre du monde, ou bien étouffer une affaire dont le scandale serait jugé dangereux.

Par contre, le chef de l'état, dans un état centralisé, se trouve, par la seule possession de ses dossiers, maître du gouvernement, du parlement, de la magistrature, de toutes les forces sociales organisées. Il tient entre ses mains les preuves de toutes les faiblesses ou de toutes les turpitudes, les secrets les plus intimes, des preuves écrites de la main même des intéressés, car le cabinet noir n'a jamais cessé d'être une institution fondamentale. Ce serviteur, en apparence très docile et très humble, n'aurait qu'à ouvrir un de ses tiroirs pour précipiter dans l'égout tel de ses maîtres qui aurait l'audace de lui résister, si haut qu'il puisse être placé dans la hiérarchie.

C'est un dictateur de fait, et un dictateur inamovible dès lors que ses fonctions ont duré un temps suffisamment prolongé. Les partis politiques peuvent se succéder au pouvoir, les pantins de couleurs diverses peuvent occuper la scène. Lui seul reste ; il tient les ficelles.

Ce sont ces choses qui ont amené le mépris à peu près universel en lequel est tenue la police. La foule ne les voit pas avec précision, mais elle en a la conscience confuse.

C.-A. LAISANT
(La Barbarie moderne
Chapitre Justice-Police).
1911

La Conférence tricontinentale de La Havane

“et la Révolution coloniale”

APRES la conférence « tricontinentale », qui vient de se terminer à La Havane, les questions qui agitent le mouvement ouvrier au sujet des mouvements anti-impérialistes, se posent aujourd'hui avec plus d'acuité que jamais. La presse annonce la création d'une nouvelle « Internationale révolutionnaire » qui regroupe et coordonne les « mouvements de libération nationale » des trois continents sous-développés (Amérique Latine, Afrique, Asie du Sud-Est) et dont le siège se trouve à La Havane. Les observateurs bourgeois et les communistes de toute obédience se sont interrogés sur la lutte sourde qui s'est déroulée pendant la conférence entre les délégations chinoises et les autres délégations, ainsi que sur son résultat : il semble que l'URSS ait regagné son audience perdue auprès des mouvements de libération, en acceptant le recours à la lutte armée contre l'impérialisme américain. Toutefois, le choix de La Havane à la place du Caire pour siège de la nouvelle organisation est un succès relatif des chinois. Ceux-ci, d'ailleurs, ne perdent pas tout espoir de revanche puisque la prochaine conférence, aura lieu à Pékin en 1967. Mais il n'est pas important pour nous de déterminer qui, des Russes ou des Chinois, a su imposer sa volonté aux membres des délégations présentes. Laissons cela à ceux qui ont une peur bleue du péril jaune.

Il est beaucoup plus important d'analyser les possibilités de réalisation du socialisme, et particulièrement du socialisme libertaire, par le canal de la « Révolution coloniale ». Voilà une « Internationale révolutionnaire » qui regroupe des mouvements qui s'adressent surtout aux masses pay-

sannes. Pourquoi les anarchistes, qui sont internationalistes et dont le socialisme est plutôt agraire qu'industriel, y seraient-ils opposés ? Nous savons que ce problème n'est pas simple et que certains d'entre nous ont cru devoir s'engager aux côtés de ces « mouvements de libération nationale ». On doit penser qu'ils ont eu et qu'ils ont encore tort de le faire. En principe, notre internationalisme n'est pas sentimental, il est une donnée fondamentale de notre conception du socialisme. *L'internationalisme prolétarien est une nécessité tactique.* On ne peut oublier que l'économie capitaliste est un tout dont chaque partie ne peut se comprendre qu'en fonction de ce tout. *Le capitalisme ne peut être compris, et donc être combattu, qu'à l'échelle du monde.* D'autre part, il n'est pas évident que le socialisme libertaire soit plutôt agraire qu'industriel.

Il s'agit donc d'être lucide. Constatons d'abord un certain nombre de faits. Depuis la fin de la seconde guerre impérialiste mondiale, la physiologie de la planète a changé complètement. Il s'est produit le phénomène de décolonisation qui aboutit à l'indépendance politique de la plus grande partie des pays colonisés. D'autre part, les luttes anticolonialistes se sont développées partout et ont prétendu dépasser l'indépendance politique pour réaliser un « socialisme national ». Ce processus s'explique par la naissance d'une conscience nationale dans les pays colonisés doublée, dans les cas des masses paysannes et ouvrières, de la possibilité entrevue de surmonter la misère croissante et l'abaissement régulier du niveau de vie. L'activisme des groupements politiques a fait le reste. Si ce processus de décolonisation qui remet en cause

la domination et le partage du monde par les blocs impérialistes au lendemain des accords de Yalta est certes un facteur d'instabilité permanente et donc un facteur positif, il ne doit pas nous cacher sa nature réelle.

En réalité, l'indépendance plus ou moins concédée par la puissance colonisatrice n'implique pas la rupture avec l'impérialisme mais au contraire met en évidence le fait que *sa domination est d'abord économique.* La domination du capital financier ne peut être supprimée par aucune réforme politique ou juridique : l'autodétermination et l'indépendance, reconnues officiellement par les instances internationales (ONU, etc.) comme par les diplomates nationales, ne peuvent pas supprimer cette domination et ne peuvent pas détruire les rapports économiques mercantiles. C'est ainsi que *l'écart croissant, constaté par tous les économistes, entre les pays industrialisés et les pays sous-développés est un phénomène indissolublement lié au mode capitaliste de production* ; en effet, le taux de profit variant en raison inverse du prix des matières premières (toutes choses égales, par ailleurs), il est vital pour l'économie fondée sur le profit qui est celle des pays industrialisés de se procurer les matières premières dont elle a besoin au plus bas prix. Quant aux solutions préconisées par certains économistes « de bonne volonté » pour enrayer ce phénomène (suppression du protectionnisme des pays industriels, financement par le GATT de l'industrialisation des pays sous-développés), elles sont évidemment utopiques, car foncièrement contraires aux intérêts des nations capitalistes avancées. Il ne s'agit pas de se désoler de cet état de fait, mais il s'agit de détruire de fond en comble ce mode de production générateur, à l'échelle du monde, de crises ou de guerres.

Pour ce faire, peut-on compter sur les mouvements prorusse et sur les mouvements chinois ? Et que faut-il penser de la « révolution permanente » (ou « double révolution », de Marx, reprise par Lénine et Trotsky, qui fait de la révolution bourgeoise dans un pays arriéré le prélude immédiat de la révolution prolétarienne) ? Il est permis de croire que ladite « révolution permanente » aboutit en fait à une économie de type capitaliste d'Etat, tant il est vrai que l'idée de Lénine de réaliser un capitalisme d'Etat, celui-ci restant aux mains de la classe ouvrière (c'est-à-dire du seul parti censé représenter ses intérêts)

était une idée irréalisable. Le « construction du socialisme dans un seul pays », *a fortiori* s'il est arriéré, ne peut signifier que l'accumulation du capital et l'intégration de l'économie nationale dans le marché mondial capitaliste. S'aligner sur la Russie ou s'aligner sur la Chine, c'est s'aligner sur les intérêts nationaux des impérialismes russe et chinois, d'ailleurs antagonistes, qui sont l'expression de la nature capitaliste de leur économie d'Etat. Certains pensaient trouver la voie d'un nouveau socialisme, doublé d'un certain romantisme, dans la révolution cubaine. Mais aujourd'hui les masques sont tombés : non seulement le régime castriste, comme le régime algérien d'ailleurs, s'est démarqué des trotskystes qui le soutenaient, mais il s'est même rapproché de l'URSS ! (la polémique entre Cuba et la Chine sur leurs échanges commerciaux le montre bien). Boumedienne est reçu à Moscou avec tous les honneurs (les ben-bellistes ont bonne mine). Castro est contraint d'adopter une politique empiriste de « coexistence pacifique ». Et ce ne sont pas les résolutions sur « la lutte armée contre l'impérialisme » qui nous feront voir les choses autrement qu'elles sont. Certes, nous savons bien — et nous savons même trop — qu'en Amérique il est difficile d'être anticastro sans être proyankee. Pour éviter cela il faut insister non pas tellement sur l'aspect dictatorial du régime de Castro mais bien plus sur son aspect économique, qui en fait le vassal d'un bloc impérialiste après avoir été celui de l'autre bloc.

A l'échelle du monde, il est sans doute nécessaire de subordonner la révolution coloniale, c'est-à-dire l'action des masses paysannes et ouvrières des pays arriérés, à la révolution sociale dans les pays capitalistes avancés (Europe, U.S.A.) comme dans les soi-disant « Etats ouvriers » (URSS, Chine, Cuba) qui ne sont que des nations capitalistes jeunes. Il est nécessaire de coordonner les luttes anticapitalistes aux deux niveaux où elles s'exercent.

Il convient de s'interroger sérieusement et sans schématisme sur tous ces problèmes cruciaux. Peut-être y a-t-il une possibilité réelle d'impulser les mouvements nationalistes vers les voies qui sont nôtres. Cela demande en tout cas une coordination accrue du mouvement anarchiste révolutionnaire international autour d'un programme souple mais précis et pour des buts clairs et définis.

Jacques SOREL.

Actualité anarchiste

Actualité anarchiste

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

GRANDE-BRETAGNE

En janvier quatre de nos camarades d'Aberdeen, membres de l'association Les Ecosais contre la Guerre (S.A.W.) ont attaqué une nuit le Q.G. de la Défense civile de Portlethen. Après s'être introduit dans les locaux en brisant la serrure, ils ont démolé les installations de radio et le téléphone, et dérobé des plans qu'ils réussirent à transmettre à leurs camarades bien qu'ils se soient fait interpellé par la police au préalable. En effet, un signal d'alarme s'étant déclenché, les cars de police affluèrent sur les lieux et stopperont nos camarades qui étaient déjà sur le chemin du retour. Par chance les policiers britanniques sont assez candides et ils se contentèrent de demander leur nom aux quatre « saboteurs » sans se préoccuper des sacs plutôt louches qu'ils transportaient. Ce n'est que quelque temps après alors que tout le matériel dérobé était camouflé qu'ils les embarquèrent pour un interrogatoire serré.

ITALIE

Nos camarades anarchistes d'Italie ont participé à une manifestation de masse à Rome pour protester contre les peines de prison réservées aux objecteurs de conscience. Une grève de la faim publique de 30 heures et à laquelle participèrent une vingtaine de personnes se tint Piazza del Risorgimento près du Vatican. Plusieurs organisations participèrent à la manifestation. On notait cependant l'absence des communistes.

ESPAGNE

Le congrès de la F.I.J.L. (Fédération Ibérique des Jeunes Libétaires), qui s'est tenu dernièrement, a réaffirmé la résolution de nos camarades de se maintenir à la pointe du combat antifranquiste. Le congrès a condamné l'inefficacité de « l'opposition traditionnelle » dont les organisations représentatives sombrent dans l'immobilisme et le défaitisme, ainsi

que toutes les tentatives de collaboration avec le franquisme qui résultent de cette situation. Considérant que l'attitude adoptée par les militants libétaires dans la lutte antifranquiste conditionnera l'avenir des idées anarchistes en Espagne, la F.I.J.L. entend maintenir sa ligne révolutionnaire et d'action directe, même si elle demeure seule dans ce combat. Le congrès s'est efforcé de définir en regard des caractéristiques profondes du régime franquiste les stratégies capables de donner à la lutte son maximum d'efficacité.

Nous tenons à manifester chaleureusement notre solidarité à nos camarades de la F.I.J.L. et à les assurer de notre soutien effectif tout au long de leur difficile combat.

U.S.A.

New York. Nos camarades de la New York Federation of Anarchists mènent une propagande intense contre la guerre au Vietnam. Un de leurs tracts, après avoir tracé un parallèle entre le silence des Allemands face aux menées de Hitler et celui des Américains face à Johnson, déclare : « Si Hanoï, Haiphong sont bombardés, le Nord Vietnam deviendra l'Auschwitz américain... Notre ennemi n'est pas le peuple du Vietnam, mais les gouvernements de ses deux camps qui divisent le monde... »

Dans « Freedom », l'hebdomadaire anarchiste de Grande-Bretagne, un correspondant des U.S.A. écrit : « ... Il est très encourageant de voir le développement des idées anarchistes aux U.S.A. Comme vous le savez peut-être, la nouvelle gauche américaine a des affinités plus profondes avec l'anarchisme qu'avec le libéralisme ou le socialisme. L'association des étudiants pour une Société démocratique (S.D.S.) et le comité coordinateur des étudiants non violents (S.N.C.C.) sont anarchistes tant dans leurs buts que dans leurs méthodes... « Freedom » est très fréquemment lu et discuté dans ces milieux... »

Signalons également que l'I.W.W., le fameux syndicat apolitique qui

prône l'action directe et où se retrouvent de nombreux anarchistes, est en train de connaître un regain d'intérêt.

BRESIL

Des camarades nous communiquent qu'ils ont fait l'acquisition d'une extension de terre avec cinq fermes dans laquelle ils vont réaliser une expérience communautaire de type kibboutz. L'endroit se trouve près de Sao Paulo et déjà les plantations et les constructions de maisons ont commencé.

Les mêmes camarades nous signalent la parution prochaine d'un livre important sur l'histoire du mouvement libertaire et ouvrier au Brésil, ainsi que l'existence d'une nouvelle publication anarchiste dirigée par un groupe de jeunes :

DEALBAR

Pietro CATALLO

Caixa Postal 5729

Rua Rubino de Oliveira 85

SAO PAULO (BRASIL)

NOUVELLE-ZELANDE

En 1962, naissait à l'université de Wellington, après une série de discussions sur les problèmes sociaux, une association anarchiste, peu après une autre association se formait à l'université de Auckland et des ouvriers commençaient à s'intéresser à l'anarchisme. Aujourd'hui, la New Zealand Federation of Anarchists vient de tenir son premier congrès auquel assistaient une trentaine de délégués afin de tisser des liens étroits entre les divers groupes du pays. Le développement d'un mouvement anarchiste dans un pays neuf qui jusqu'à présent était vierge de toute influence libertaire devrait, selon nous, être suivi avec le plus grand intérêt.

ROMAN

“Un nouveau témoignage”

La Commune de Paris

DEPUIS bientôt un siècle toutes les tendances de la gauche française se disputent l'honneur d'avoir participé à la Révolution parisienne de 1871, et il faut bien le reconnaître, la Commune regroupait une multitude de mouvements révolutionnaires, et si les libéraux voient dans Varlin un des leurs, les communistes se sont annexé Vaillant, les franc-maçons se souviennent du jour où les loges parisiennes plantèrent leurs bannières sur les remparts, face aux canons versaillais, et de vieux républicains sincères (une espèce rare...) parlent de Delescluse avec fierté ; mais il n'est pas fréquent de voir la droite revendiquer la Commune, avec la publication des *Carnets d'un Fédéré de 1871*, c'est ce qui se passe, ce qui mérite d'être vu de plus près.

Tout d'abord l'éditeur : il s'agit de la collection « Action » de caractère nettement fasciste (voir *Europe-Action*) qui publie de préférence — et avec une certaine satisfaction — les mémoires de l'officier SS Otto Skorzeny, l'histoire des familles de Junkers prussiens, ou les aventures des cosaques de Vlassov qui firent le coup de feu dans les rangs de la Wehrmacht. Surprise ! *Action* nous donne cette fois les notes au jour le jour d'un communard... Bizarre... Voyons

A CHACUN SON MONDE

SANS vouloir ouvrir une controverse systématique au sein du **Monde Libéraire**, chaque fois qu'une prise de position rageuse s'élève à l'encontre du roman populaire, la récente critique du numéro spécial consacré par « La Tour de feu » à Fantômas, nous oblige une fois de plus, non pas à défendre, mais à démontrer la pérennité d'un genre que beaucoup admirent en secret mais trouvent de bon ton de ridiculiser.

Aucune attaque gratuite, n'engageant que son auteur, ne pourra nous changer l'esprit, à savoir que l'empreinte d'un médius de Fantômas a plus de potentialité révoltée que certaines dernières cartouches du grand-père sénile admirateur de l'Hitler français Napoléon Bonaparte, auteur entre autre de :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne
[et prie]. »

Quant à George Sand, nous nous flattons d'être descendants de communards et nous voyons rouge au seul nom de cette **vache bretonne de la littérature** (Jules Renard), égérie de Thiers, dont le soutien aux Versaillais (voir sa correspondance étudiée par H. Guillemain), fait de cette châtelaine de Nohan, un exemplaire remarquable de maquerelle littéraire au service du droit et de la morale.

Ce préambule servant de conclusion une fois pour toutes aux oppositions, contradictions et gausseries voulant faire de la littérature populaire un genre mineur face aux idées stéréotypées des écrivains **consacrés** par les manuels scolaires qui font toujours fureur, ô surprise, même dans le cœur des plus rebelles...

Ceci n'est pas un règlement de comptes, mais une mise au point aérée, face au parti pris de caveau de famille qui pousse à rejeter un genre qui, certes, a ses lettres de noblesse accrochées aux tourniquets des gares, plutôt qu'allongées sur les écrans des maniques de la Nationale, mais qui sait toujours témoigner d'un lyrisme automatique du héros invulnérable. De l'immortel et sublime Maldoror au géniteur d'épouvante appelé Fantômas, la transition n'est plus la littérature, mais la « Folie romantique ».

Chacun trouve sa révolte où il peut, et libre au lecteur de mettre en parallèle Marcel Allain et toute une littérature de soi-disant « hommes révoltés » tout juste

sortis de l'enfer du moi, pour, une fois de plus, assassiner la création poétique absolue, à savoir, la glissade vers les gouffres inconscients où les grands auteurs du genre ont puisés l'inspiration, au détriment du laisser-aller opportuniste que nous ne pouvons que constater aujourd'hui. En effet, nous regrettons la carence d'imagination qui oblitère les auteurs pour commis voyageurs. L'appât du gain facilitant la défécation d'un livre vite fait, pousse ces faiseurs à taper la semelle sur le dernier furoncle-gadget-radio-actif de leur espion de choc, à traiter cavalièrement la ménopause de leur héroïne-princesse-en-sabots. Le public s'en lassera et reviendra aux traditions du genre. L'exemple récent de deux émissions télévisées : « Rocambole » et « Le mystère de la chambre jaune » et l'engouement qu'elle suscitèrent devant un public pourtant des plus conditionnés, prouve une fois de plus que ce n'est pas le roman populaire issu des chaudes imaginations des Sue, Ponson du Terrail, Zévaco, Leblanc, Leroux, Souvestre, Allain, Aimard, Lerouge, qui mettra sous le boisseau le goût immodéré de l'action qui tel un ludion de flammes vives navigue du cœur aux lèvres, mais bien toutes les « jeunes filles Violaine » de la littérature, propres et bien faites, morales et pures à en vomir.

Il serait agréable, dans ces temps de rééditions, de re-découvertes périodiques, de voir en librairie ce pendant scintillant des « Misérables », la parure complète des quelque vingt volumes des « Cris de la misère humaine », de Marcel Allain, justement, chef-d'œuvre absolu et inconnu, racontant entre autres, d'histoire d'un parti révolutionnaire ouvrier, au travers de la vie d'un de ses animateurs, Barberin le mécanicien.

Pour en finir, citons simplement ceci :
« La lecture des romans populaires d'imagination et d'aventures est une occupation poétique du plus haut intérêt. Pour ma part, je m'y suis toujours livré par à-coups, mais complètement, huit, dix jours de suite... et j'ai eu le plaisir de rencontrer nombre de bons esprits qui partageaient ce goût avec moi... Fantômas est, au point de vue imaginaire, une des œuvres les plus riches qui existent. »

(Guillaume Apollinaire, « Anecdotes », Stock, éd.)

Jean-Claude TERTRAIS
et Jean ROLLIN.

(Suite de la page 12)

maintenant le présentateur des carnets : J.-A. Faucher, journaliste, polémiste qui ne radine pas ses articles pour des revues d'extrême droite comme « Le Charivari », serait un lointain cousin de Martial Senisse l'auteur des carnets en question ; cette dernière qualité étant suffisante à « Action » pour décider que les insurgés étaient des blanquistes, des socialistes... et des patriotes... ! à la fois. Que beaucoup de militaires de métier aient rejoint la « COMMUNE » dans l'espoir de la voir reprendre la lutte contre les Prussiens, c'est certain ; C'est le cas du colonel Rossel par exemple dont J.-A. Faucher nous parle avec admiration dans ses notes de présentateur, montrant bien ainsi où vont ses sympathies. (Rossel est un militant nationaliste dressé contre un gouvernement bourgeois qui vient de livrer à l'ennemi l'Alsace et la Lorraine.)

Pour en finir avec la présentation, disons encore que l'éditeur constate que si la France bourgeoise « a rougi de la commune pendant 90 ans, aujourd'hui — la vérité commençant à apparaître (... rien que ça !) — les Français ont le droit d'être fiers de son sacrifice ». Donc que les militants de « Jeune-Nation » ne rougissent plus ! Ils peuvent gueuler « la commune avec nous, Algérie... Pardon, Alsace-Lorraine française... » ... Passons...

Parlons un peu des « CARNETS » aussi : il ne s'agit pas ici d'une œuvre littéraire comme celle de Vallès, ni d'un travail historique comme celui de Lissagaray ou de Louise Michel, le style en moins, les carnets de Martial Senisse ressemblent aux « Cahiers Rouges » de Maxime Vuillaume. Très attachant, ce bouquin se lit d'une traite mais n'apprend rien de neuf à ceux que le sujet passionne.

Senisse, jeune maçon limousin, arrive à Paris pour chercher du travail et courtiser sa cousine, ayant pour tout bagage idéologique un vieux républicanisme patriottard plus sentimental que raisonné, il tombe en plein mouvement insurrectionnel et note ses impressions dans son journal intime au jour le jour. Très vite ses amis du pays vont l'embarquer dans ce mouve-

ment qu'il ne connaît point, bientôt bombardé de responsabilités, Senisse fréquente quelques têtes de l'insurrection (Rossel, Delescluze, Rigault, Vallès, Varlin, Francel) et note très justement et sans parti pris, les divergences au sein de la commune et du comité central de la garde nationale, il parle sans passion des tentatives « putschistes » des blanquistes ou des amis de Rossel. Vivant aussi parmi la population parisienne, il donne d'intéressantes appréciations populaires sur les militants internationalistes dont beaucoup se méfient injustement, l'explication de cette méfiance est d'ailleurs correcte dans l'état d'esprit du jeune provincial qui ne voit dans Karl Marx (considéré par lui comme le chef de l'internationale) qu'un Prussien, donc un ennemi. D'autre part, les polémiques entre Proudhon et Marx ne semblent pas oubliées par les travailleurs. Cependant Senisse revise son jugement peu à peu sur les militants de l'A.I.T. (sans noter toutefois ce qui pouvait séparer Varlin et Sérailler par exemple, tous deux à la Commune, mais l'un fédéraliste, l'autre marxiste). Avant l'écrasement de l'insurrection par Versailles, Senisse comprend toute la portée de la révolution et adhère, lui aussi, à l'Internationale, à son vieil ami blanquiste qui le lui reproche, il répond :

« ... Dis-moi, Léonard, si tu avais vingt ans comme moi, si la révolution était pour toi l'avenir et non le souvenir, refuserais-tu ton adhésion à l'Internationale ? »

Pour cette seule phrase, qui balaie d'un coup la prétention de faire de la commune un mouvement patriotique, les éditions « Action » ont accompli... une bonne action ! qui prouve, une fois de plus, que la vraie Commune était celle de VARLIN, de VALLES et de LOUISE MICHEL, la COMMUNE OUVRIÈRE. L'autre commune : celle des Rossel et des nostalgiques de l'Alsace-Lorraine, ne nous intéresse pas, elle n'intéressait pas non plus Martial Senisse, n'en déplaise à son lointain cousin,

PEHEL.
(Groupe de Thionville.)

A travers les revues

Les revues clandestines en U.R.S.S.

par Jacques Sorel

LES stalino - khrouchtchéviens seraient-ils les indignes continuateurs de Proudhon ? Georges Gurvitch croit trouver sa marque dans « l'évolution, d'ailleurs bien lente, vers l'autogestion ouvrière, qui se dessine en U.R.S.S. depuis le 22^e Congrès du P.C.U.S. » en complément de la réalisation partielle de son idée de « démocratie industrielle-agricole » dans les kolkhoses paysans. Mais bien plus que dans le domaine économique, c'est dans le domaine des « superstructures » de la morale et de l'art qu'il aurait pu croire à son influence. On sait en effet que les considérations de Proudhon sur la valeur moralisatrice du travail et ses conceptions du rôle de la femme dans la famille, et du rôle de l'art (1), qui selon lui aurait une « destination sociale », en font le précurseur des moralistes bourgeois de Russie comme des théoriciens du réalisme dans l'art, qu'il soit « socialiste » ou non. Cela ne nous empêchera certes pas de nous élever avec force contre cette théorie du « réalisme socialiste » pour laquelle « la fonction de la littérature soviétique est d'aider l'Etat à éduquer correctement la jeunesse » (2) et cela, même si la grande époque du jdanovisme est révolue, même si les « libéraux » d'aujourd'hui n'encourent plus la déportation pour « crime antipatriotique ».

L'histoire de la littérature soviétique depuis la mort de Staline est faite de libéralisations et de durcissements successifs (3). Devant la floraison dangereuse de nombreux poètes et artistes « modernistes », il semble que le parti communiste en soit réduit de nouveau à poser une chape de plomb sur l'activité artistique en accroissant la répression idéologique comme la répression de fait. Ainsi à Leningrad on a condamné récemment de jeunes chimistes pour avoir édité une revue clandestine « Kolokol » (la cloche) dont le titre est celui d'un célèbre journal que publia au XIX^e siècle Alexandre Herzen, le disciple russe de Proudhon (auquel d'ailleurs Bakounine collabora). C'est qu'en dehors des dogmatistes et des modernistes, qu'on tolère malgré tout, existent des rebelles qui publient des revues clandestines plus ou moins éphémères, ou qui même organisent des manifestations dérisoires, mais courageuses. Il y eut ainsi *Phénix*, *Syntaxe*, *Boomerang*, *les Sphinx*, etc. Parmi les écrivains, Voznessenski, admirateur de Pasternak, Soljenitsyne, Sloutski, Aksionov, Evtonchenko, Mariamov, Nekrassov, Tvardovski (secrétaire de rédaction de *Novy Mir*) sont les principaux représentants du courant moderniste. Mais d'autres n'ont pas la chance d'être tolérés : ils remettent en cause le régime communiste lui-même et sa morale. Il s'agit de Valerian Tarsis, le directeur des « Sphinx », qui fut interné dans un hôpital psychiatrique. Il s'agit du poète Yosip Brodsky qui fut condamné à Leningrad au « travail correctif » pour « parasitisme social ». En sa faveur, une association clandestine qui revendique la liberté de création, le cercle Smog, prit l'initiative d'une manifestation. C'est le même cercle clandestin qui semble-t-il organisa la manifestation des étudiants de l'institut Gorki de Moscou, le 5 décembre dernier (4), pour protester cette fois contre l'incarcération d'André Siniavski, accusé d'avoir envoyé ses manuscrits à l'étranger. A la suite de cette manifestation, trois jeunes gens (L. Goubanov, V. Boukovski, J. Vichnevskaya) furent à leur tour internés dans un hôpital psychiatrique. Le procès de Siniavski, couplé avec celui de Daniel, doit avoir lieu dans les premiers jours de février, à quelque temps de l'ouverture du 23^e Congrès du P.C.U.S. On ne sait

encore s'il sera public ou non, mais l'émotion créée dans l'intelligentsia soviétique comme à l'étranger laisse supposer qu'il le sera.

Les *Izvestia* avaient publié sous la signature d'Eremine, un violent réquisitoire contre eux, qui n'est pas sans évoquer les temps noirs des procès de l'époque stalinienne. Siniavski et Daniel furent accusés de répandre des « calomnies sur leur patrie, sur le parti communiste et le système soviétique », de toucher au « nom sacré de Lénine », d'être des « renégats, des criminels, des monstres d'immoralité, des complices actifs de tous ceux qui rêvent encore de porter les armes contre l'U.R.S.S. » ; quant à leurs œuvres, elles sont « remplies d'ordures et de déchets ». Ce réquisitoire fut suivi, comme le veulent les bonnes règles, de lettres de lecteurs et d'écrivains scandalisés, s'élevant contre la « profanation de ce qu'il y a en nous de patriotisme, de soviétique et de sacré » et réclamant un châtiment sérieux selon « les principes de notre humanisme socialiste ! »

Après le procès de Brodsky, celui de Siniavski et Daniel témoigne du fait que la création libre comme la poésie véritable sont des forces subversives dont on ne peut et dont on ne doit pas sous-estimer la puissance. Ils sont autant de preuves de l'incompatibilité absolue de la poésie, qui est aussi et d'abord liberté, et d'un ordre social qui pour se conserver doit sacrifier l'Etat, la famille, la patrie et le profit.

Chacun sait que messieurs Eluard, Tzara, Sadoul, Aragon ne sont pas du tout des renégats, que messieurs Siqueiros et Neruda ne sont pas des criminels et que M. Eluard ne fut pas complice d'une machination montée contre l'un de ses amis. Quant à Ehrenbourg, Simonov et Cholokhov, ils ont des dons qui pour être paisibles n'en sont pas moins voyants. Ils sont sans aucun doute, après Balzac bien entendu et André Stil, les plus grands littérateurs de tous les temps et les gens les plus probes. Aussi est-ce sans ironie aucune qu'un groupe d'écrivains français a envoyé la lettre qui suit à Cholokhov (prix Nobel de littérature) :

« Nous avons le regret de vous faire part de notre inquiétude à propos du sort réservé à André Siniavski et J. Daniel, arrêtés à Moscou le 13 septembre dernier pour avoir communiqué à des éditeurs étrangers des manuscrits d'œuvres littéraires publiées sous les pseudonymes d'Abraam Tertz et de Nicolas Arjak.

« En dépit des assurances récemment données par Alexis Sourkov à Paris qu'« aucun acte illégal ne saurait être commis actuellement en Union soviétique », en dépit de vos propres déclarations selon lesquelles le fait de publier à l'étranger ne relève d'aucun article du code soviétique, Siniavski et Daniel demeurent en prison pour des raisons qui nous échappent.

« Conscients du tort que fait aux actuels échanges culturels entre l'U.R.S.S. et la France cette arrestation d'écrivains dont nous prisonniers le talent et qui honorent la littérature russe contemporaine, nous vous prions d'user de votre immense prestige pour obtenir des autorités de votre pays qu'elles libèrent Siniavski et Daniel. »

Ce texte a été signé par : Maurice Blanchot, André Breton, Jean Cassou, Jean Cayrol, Marguerite Duras, Pierre Emmanuel, André Frenaud, Michel Leiris, Maurice Nadeau, Alain Robbe-Grillet.

(1) Cf. « le Principe de l'art », « la Philosophie du Progrès » et « la Justice ».

(2) Décret du 14 août 1946 du CC du PCUS sur la littérature.

(3) Cf. « La Vérité », n° 528.

(4) Cf. « Le Monde » du 8-1-66.

A L'ATHÉNÉE (square Louis-Jouvet)

La Limande bout

Est-ce une pièce de théâtre ? Certainement pas si nous nous agrippons aux règles classiques qui définissent ce genre de spectacle. Ce serait plutôt une sottie relevant à la fois du burlesque, de la folie et de la satire sociale. La scène s'ouvre sur un magnifique et insolite décor : le pont d'un galion occupe toute la surface du plateau avec ses mâts, son treuil, ses caissons, ses cordages, ses drisses, ses poulies, sa hune, sa grande voile enroulée, son perroquet... Et sur ce pont en pente, des hommes, d'une façon inhabituelle et pittoresque, se balladent au gré de leur fantaisie et pour notre

plus grande joie, sous l'œil goguenard du grand amiral pendu haut et court au grand cacatois.

L'histoire est simple. Des galériens de Cayenne et d'Alcatraz (six de chaque) ont embarqué sur un voilier parti pour faire le tour du monde afin de démontrer que la terre est « un disque ». On prend la mer dans l'enthousiasme sur un air à la mode du temps « Pas la marmite mais le couvercle ».

En cours de voyage, on jette le reste de l'équipage à la mer, on pend le grand amiral « Améril ». Seule la fille de celui-ci, seule femme à bord, trouve grâce devant leurs yeux. On les comprend, car elle est belle et charmante.

Hélas, le vent tombe, le voilier s'immobilise et les forçats qui commencent à regretter le baïonnette où la vie était sans histoire vont s'amuser à s'entre-déchirer. Le courage, les vivres vont manquer mais pas la bonne humeur...

Et cette histoire permet aux auteurs de faire des paradoxes, des calembours, quelques jeux de mots, de dauber la bêtise, de philosopher, de chahuter, de s'attendrir parfois ; tout cela d'une façon inaccoutumée où la poésie surgit inattendue au milieu de « gags » tout à fait neufs. Les acteurs sont placés dans des situations cocasses hors principes qui déclenchent le rire.

Ils galopent les uns après les autres, pendus aux cordages, accrochés aux vergues, hissés de façon acrobatique aux huniers ; ils s'en donnent à cœur joie sans rechigner à ces exercices qui conservent la ligne.

Quoi dire encore de ces personnages quelque peu « sanguinaires » rudes et naïfs à la fois, rusés sans finasseries, frustes mais audacieux parfois, gais et enthousiastes toujours. Ils sont constamment captivants et camper avec brio et talent par de grands artistes que nous aimons et apprécions.

La jolie et mutine Eugénie, quelque peu cruelle, interprétée par la jeune comédienne Line Granvel, l'animateur et auteur Romain Bouteille, Armand Babel, Léo Campion, Henri Guybet, Roger Riffard... Il faudrait les citer tous. Leur jeu, leur interprétation sont sans failles. Ils sont tous excellents. Ils ont compris ce que l'on exigeait d'eux.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner les séduisantes scènes où les galériens ayant la nostalgie de leur vie au baïonnette évoquent tour à tour ces temps « heureux », égrenent leurs souvenirs et chantent en vers amusants la « femme » de leur directeur.

A la messe elle mettait tant de grâces
A s'affirmer dans les voies du Seigneur

Qu'on se la fût joyeusement sur place
Offerte sans puribondes frayeurs.

Et l'ouverture du deuxième acte où les bagnards juchés sur les mâts et sur le pont, nous donnent, chacun ayant un instrument de musique différent, un concert harmonieux ma foi, qui se mêle au chant des sirènes... C'est la nuit, puis l'aurore se lève... Chacun a dormi où il pouvait. Cela ne manque ni de pittoresque, ni de poésie... Le tableau est magnifique.

La troublante héroïne s'est endormie dans un filet au haut d'un mât toute recroquevillée avec son dévoué « Bistracquet ». Ce sont des moments du spectacle où les yeux, les oreilles, l'esprit y trouvent leur compte.

On me dit que certaines critiques ont jugé ce spectacle avec sévérité. On se demande pourquoi. C'est un spectacle neuf, original, puissamment drôle, construit avec intelligence, hors des sentiers battus, avec un non-conformisme qui nous enchante. Le mouvement, le texte, la musique, l'interprétation et, bien entendu, le décor et la mise en scène ne sont pas « du réchauffé ». D'ailleurs, laissez parler les mauvaises langues. Courrez à l'Athénée rire un bon coup en applaudissant « La Limande bout » ou « La lime en deux bouts... » et ses personnages quelque peu évadés des dessins d'un Dubout.

Suzy CHEVET.

★ DISQUES

La pochette du dernier disque de Jean Ferrat (1) est d'une discrétion qui frise la cachotterie. On aimerait savoir quels musiciens accompagnent le chanteur. Pour toute indication, on peut lire : Direction musicale Alain Goraguer. Les instrumentistes anonymes qui ont enregistré les dix chansons de ce merveilleux 33 tours (Barclay 80291) méritent eux aussi des félicitations pour leur réserve et leur sens de la juste dose (ce qui n'est pas si fréquent de nos jours). Il faudrait bien sûr parler aussi de la technique parfaite qui a présidé à la matérialisation de ce petit chef-d'œuvre.

Mais, venons-en aux chansons elles-mêmes. D'une qualité toujours égale, elles sont toutes de « la bonne veine Ferrat » que nous signalions déjà ici il y a cinq ans à propos de *Regarde-toi Paname*. Publiées en extenso dans nos colonnes, *Potemkine* et *le Sabre et le Goupillon* ne déprécieraient pas nos pages. *Potemkine* a fait beaucoup de bruit, à l'O.R.T.F. on a dit qu'elle était interdite, puis déconseillée, le texte ne fait pourtant qu'effleurer cette glorieuse page de la révolution de 1905. Georges Coulouges, le parolier y dit :

« M'en voudrez-vous beaucoup si je
[vous dis un monde
Où l'on punit ainsi qui veut donner
[la mort,
M'en voudrez-vous beaucoup si je
[vous dis un monde
Où l'on est pas toujours du côté du
[plus fort. »

Ce qui en bref est un salut aux fusiliers-marins qui exécutèrent leurs officiers à la place de leurs camarades révoltés. On comprend les zélés larbins du « Cirque de Passy », pensez donc : « Si le général savait ça... »

Quoi qu'il en soit, Ferrat se voyant interdit passa à l'action directe (la seule qui paie) il refusa de paraître à la T.V. et de participer à des émissions radio si la mesure n'était pas rapportée. Elle le fut et Ferrat passe

à nouveau sur les antennes nationales, mais vous n'entendrez tout de même pas souvent *Potemkine*. *Le Sabre et le Goupillon*, non plus bien sûr, Ferrat y dit en substance :

« Que de manants joyeux sont partis
[chez Saint Pierre
Le cœur plein de mitraille et de
[bénédictions,
Du sabre ou du goupillon. »

Ou encore :

« On n'sait plus aujourd'hui à qui
[la faire la guerre,
Ca brise le moral de la génération,
C'est pourquoi les crédits que la paix
[nous libère,
Il est juste qu'ils aillent comme
[consolation,
Au sabre et au goupillon. »

Jean Ferrat qui glisse toujours dans ses « tours » une note antifranquiste, le fait ici avec un texte de M. Senlis dans *Les Belles étrangères*.

« Je ne chante pas pour passer le temps » nous rappelle précisément le rôle de la chanson que beaucoup considèrent à tort comme mineure ou sans importance, mais qui, tour à tour, peut être cri de révolte, pamphlet, plainte lancinante qui galvanise les énergies.

Dans *La Voix lactée* (S.G.D.G.), Ferrat spirituel et ironique nous parle de ses « trompettes de la renommée » à lui. C'est si peu dire que je l'aime, poème d'Aragon et *Raconte-moi la mer*, de C. Delecluse. Ferrat confirme ici une fois de plus ses qualités de musicien qui possède admirablement l'art de faire coller la poésie et la mélodie.

C'est toujours la première fois, et *A l'été de la Saint-Martin*, sont deux chansons d'amour avec lesquelles Ferrat nous rappelle qu'il excelle aussi dans le « charme », grâce à une voix souple et agréable dont il se sert en maître.

Enfin, pour clore ce riche catalogue, Ferrat a écrit : *On ne voit pas le temps passer*, merveilleux de réalisme, que la radio a déjà popularisé.

dix-neuvième siècle, déclare à ses parents qu'ils sont des demeures et soutient des théories crypto-yéyées, et enfin les perfides Indiens Œil-de-Perdrix, Bœuf-Congelé et les autres.

Et puis il y a Michel Simon qui, à lui seul, vaut le voyage, Michel Simon qu'on ne voit pas jouer, qui entre dans son rôle comme dans sa baignoire et qui vous laisse l'impression qu'on a passé la soirée avec un vieux copain plein de verve, beaucoup plus que devant un acteur, Michel Simon qui supprime, par sa présence, rampe, tréteaux et le reste, et qui semble être assis sur la banquette voisine.

A ses côtés une troupe honorable, dont se détachent Françoise Seigner dans le rôle de la femme du vieux fermier et Jacques Hilling dans celui du docteur, ainsi que Frances Lemaire à la voix prenante et chaude, entraîne la pièce dans le rythme où l'a écrit René de Obaldia, son auteur.

M. L.

Les programmeurs de radio ont choisi cette dernière chanson et n'en sortent pas comme ils l'avaient déjà fait avec *La Montagne*, du disque précédent. Avec cette méthode pleine de parti-pris, on laisse dans l'ombre neuf chansons sur dix, c'est proprement scandaleux.

Desy Lopez (45 tours Typic G 367 LD) *La Luma y el Toro, Anda y vete, En Murcia, Recuerdo a mi madre*. Cet animateur d'orchestre de danse prend ici le micro du chanteur pour nous communiquer sa nostalgie (celle de nos amis espagnols émigrés). L'orchestre évidemment hispanique par excellence est dirigé par Luis Peña.

J.-F. STAS.

(1) Rappelons que la « Librairie Publi-co » peut vous procurer tous les disques, expéditions en province.

▲ TÉLÉVISION

Pitié pour les chefs-d'œuvre

Quelques esprits chagrins — j'en étais — déploreraient que la télévision n'offrit en pâture à ses téléspectateurs, que des émissions du niveau de Spirou ou de Tintin, des feuilletons (dont « Thierry la Fronde » est le prototype) et qui ne devraient être délivrés que sur prescription lorsqu'un vomitif puissant s'impose.

Faut-il le reconnaître, ces critiques sans tribune, ces éternels mécontents avaient tort.

On les a écoutés et débordant le cadre des niaiseries en cours, les hommes de génie qui président aux destinées de l'O.R.T.F. se sont jetés sur les grands auteurs comme une nuée de sauterelles sur une moisson.

Pauvres grands auteurs ! Revus et corrigés par le préposé de service, qu'en est-il resté ?

Molière, Courteline, Maupassant, Perault... expurgés, adaptés, mis à la portée de l'électeur moyen, transposés par les soins de la lumière administrative commis au soin d'être plus comique, plus profond, plus poétique que ses devanciers s'est mis en devoir de patauger dans leur prose avec l'aisance et le savoir d'un jeune goret à qui l'on s'en remettrait pour dresser une table et y disposer des cristaux.

Car ces Messieurs ont des idées, hélas ! des points de vue sur la question, des concepts qui se veulent révolutionnaires, comme ceux de donner à Don Juan, sur un texte de Molière, un costume 1830 (génial !) ou d'ajouter quelque bonne plaisanterie de leur cru à Courteline, qui lui, sans doute, ne savait pas faire rire, et qui n'avait pas prévu dans son innocence, l'O.R.T.F. et la mafia qui y sévit.

Eh bien, Messieurs, si nous sommes ravis à vous comme le bagnard à son boulet, si rien ne peut nous en délivrer, si vos relations, vos appuis, nous condamnent à tout jamais à subir vos

● PEINTURE

Pourquoi pas BOUGUEREAU

CRITIQUES et amateurs ont pris l'habitude de dire d'un peintre ou d'une peinture qu'ils estiment mauvais : « C'est un (ou du) Bouguereau. » Ce préjugé, parmi tant d'autres hérités du XIX^e siècle, ne coûtait pas cher. J'écris bien « préjugé » car combien parmi ces critiques et ces amateurs avaient-ils jamais vu une toile de Bouguereau ?

Aujourd'hui, ils peuvent juger, sur pièces chez Denise Breteau, 70, rue Bonaparte (jusqu'à la mi-février). Ils peuvent apprécier, comparer. Enfin Bouguereau leur est « donné ». Devant cette exhibition (de la même manière j'appelle « exhibition » une exposition de Buffet ou de Mathieu) d'aucuns prétendent : « Maintenant il faut choisir entre Bouguereau et Mathieu. » Il me semble, au contraire, que le créateur n'a pas à se préoccuper d'un tel choix. S'il plaît au critique et à l'amateur (qui sait ce qui se cache derrière ces étiquettes ?) libre à eux de choisir entre la figuration sans âme et l'informel délirant. Pour ma part, c'est l'artiste, le créateur qui m'intéresse. Et j'affirme que le créateur n'a pas à choisir entre deux maîtres, a fortiori entre deux mauvais maîtres, entre deux « pompiers ». Il faudra un jour écrire un essai sur l'art « pompier » mais surtout ne pas oublier de joindre ceux que personne n'ose appeler les « pompiers » de l'informel à ceux du figuratif que tout le monde connaît.

J.-L. GERARD.

■ THÉÂTRE

“ Du vent dans les branches de Sassafras ”

Un western ? Non une parodie de western. Un rien de trop dans l'anachronisme et le ridicule, la mesure est dépassée et le rire fuse. Un rire dont on n'a pas honte.

Il y a l'inévitable fille de joie, qui vous réserve un numéro dont je vous laisse la surprise, le médecin ivrogne qui recherche du stalinisme dans les flèches empoisonnées des Indiens, une mère de famille qui lit l'avenir dans une boule de cristal sous l'œil incrédule de son mari, lequel dans ses prières adresse au ciel des observations senties, leur fille qui, à la fin de ce



MALGRÉ CE GRAND NOM D'HOMME

par F. Verdavoine-Bourget

(Nouvelles Editions Debresse)

Voici un ouvrage qui traite des conséquences de la natalité actuelle sur tous les plans. C'est un sujet familier à nos lecteurs et notre ami Laisant tant par ses articles que par ses conférences a attiré notre attention sur ses aspects divers. Je veux donc aujourd'hui moins parler du fond de ce livre que de sa forme ou plutôt de sa surface. Car en fait, l'auteur a inscrit le sujet dans le mouvement de la vie depuis les premiers âges et il l'a fait avec un tel bonheur que pour un non-spécialiste, comme je le suis moi-même, son ouvrage échappe à l'aridité de la spécialisation et prend une dimension et une chaleur humaines.

Dans sa première partie, où l'auteur recherche d'abord « à partir de quels attributs peut-on parler d'homme » et auquel il répond avec une prudence que l'état actuel de la science justifie, il évoque les raisons qui militent en faveur du système qui, juridiquement et moralement, pèse sur l'acte et les conséquences de la procréation. Cela l'amène à de nombreuses réflexions dont certaines peuvent être discutables, mais qui ont toutes un intérêt essentiel en ce sens qu'elles s'appuient sur des considérations qui relèvent de l'histoire des civilisations, des mœurs et des morales de circonstances. En particulier lorsqu'il nous parle des mesures coercitives dans différents pays, il n'hésite pas à souligner la lourde responsabilité qui revient à l'Eglise catholique. Ensuite l'auteur se livre à une analyse sérieuse de l'enfance et de l'éducation qui lui est donnée ce qui tout naturellement le mène à ce qu'il appelle la « vocation parentale », c'est-à-dire à un certain nombre de règles basées sur le respect et la liberté de l'individu qui devraient permettre aux hommes de discerner le moment où la naissance cesse d'être un danger et où elle devient une joie.

Enfin dans sa conclusion et sans en masquer les difficultés immenses, l'auteur pense qu'il est essentiel que l'homme « opère sur lui-même une révolution totale dans la manière d'envisager la vie et sa perpétuation » et il ajoute : « Le problème du peuplement se pose directement de l'individu au Monde, sans intermédiaire. » Et, bien que cette affirmation puisse soulever quelques réserves, c'est bien dans ce sens-là et en écartant les mythes de Nation et de Religion qu'on résoudra le côté moral de ce problème. Mais le côté pratique est comme d'autres commandé par l'économie et là les choses ne sont pas si simples.

LE VOYAGE DU PÈRE

par Bernard Clavel

(Editions Robert Laffont)

Voilà un excellent roman de Bernard Clavel et pourtant le sujet conventionnel au possible pouvait conduire l'auteur à la catastrophe. La trame est simple et prête au mélodrame. Une famille est sans nouvelle de la fille que son métier retient dans la grande ville. Le père abandonne

alors sa ferme pour aller la chercher. Le voici dans la rue de Lyon promenant sa mine ahurie et sa détroque bizarre, sous l'œil étonné du passant. Alors sa lamentable enquête va commencer à travers les palaces et les hôtels que Marie-Louise a fréquentés, jusqu'au moment où la vérité enfin éclatera. Marie-Louise, la fille modèle que chacun attend au village, a rejoint au coin des rues les filles de la nuit. L'approche de cette vérité est décrite par l'écrivain avec une économie de moyens qui augmente l'intensité du drame intime que vit l'homme à la recherche d'une image pure et alors qu'il ressent obscurément qu'il ne la retrouvera plus. Jamais peut-être une lecture ne m'a autant convaincu que l'anecdote était secondaire, et la conclusion de l'auteur qui ramène son héros à la ferme, ou contre toute vraisemblance il prétendra avoir vu sa fille heureuse et travaillant, ajoute encore au sentiment poignant qui vous étreint en refermant ce beau livre.

MARX, MERCURE ET MARS

par Richard Lewinsohn

(Editions Gallimard)

Voici un ouvrage de l'excellente collection « L'Air du Temps » dirigée par Pierre Lazareff chez Gallimard, qui nous fait parcourir l'Asie livrée à Marx, à Mercure et à Mars. Oh ! n'espérons pas pénétrer dans la profondeur des problèmes qui secouent cette vaste partie du monde. Nous ne voyons défiler au galop devant nous que la surface des choses. Le Moyen-Orient et son pétrole, les mouvements religieux en Asie centrale, les soubresauts de l'Indépendance. Et pourtant cet ouvrage n'est pas seulement passionnant mais utile car de chacun de ces pays il nous livre les structures économiques et politiques essentielles et il nous trace un bref aperçu de leur histoire ancienne et contemporaine. En ce sens il continue une collection qui, plutôt que nous y introduire, nous approche des civilisations qu'elle nous présente. Elle le fait d'ailleurs dans un style plus journalistique que littéraire. Une collection pour gens pressés, certes, mais une collection qui peut nous permettre de choisir l'endroit où nous ferons la pose et où nous étudierons plus sérieusement ces grands ensembles qui sont loin de nous préparer à la relève des civilisations gréco-latines.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

(Editions l'HERNE)

Voici le troisième cahier de l'excellente revue dirigée par Dominique Roux, cahier consacré à Louis-Ferdinand Céline. Depuis la parution de ce fascicule un autre a été publié, que j'attendais pour faire une critique du tout. Je ne l'ai malheureusement pas reçu et je le regrette. Nos lecteurs, qui en général ont été des lecteurs de Céline, le regretteront autant que moi je le suppose.

Les éditeurs de l'Herne auraient pu intituler leur travail « Du nouveau du côté de Céline », car les textes qu'on nous propose ont en effet l'ambition justifiée de nous faire connaître l'écrivain, au moins autant que l'œuvre, de nous le présenter sous un jour ignoré de la plupart de ses lecteurs.

La première partie, « Les Témoins », nous éclaire sur les rapports de Céline avec un certain nombre de ses confrères. Bien sûr l'homme est bourru, les rapports avec lui ne sont pas toujours faciles, mais le témoignage de cette vingtaine de personnalités qui le connurent nous montre un Céline humanisé et le tire de ce que sa légende a de gratuitement agressive. Et cette partie est d'autant plus intéressante que ceux qui parlent de lui ne furent pas toujours des amis littéraires et encore moins des amis politiques. Mais aussi révélateurs que soient ces textes, ils le sont naturellement moins que les lettres écrites par Céline et groupées sous un chapitre « Correspondances », où on retrouve des missives destinées à Eugène Dabit, Léon Daudet, Lucien Descaves, Albert Paraz, etc. Je ne résiste pas à vous confier l'appréciation de Céline sur Céline lui-même dans une lettre à Pierre Descaves et écrite à peu près à l'époque où le « Libéraire » entamait une campagne pour faire rentrer Céline en France, c'est-à-dire vers la fin 1947.

« ... Naud, mon avocat, s'est rendu au Parquet pour mon compte. Il n'a rien trouvé de majeur et qui puisse ajouter à ce que nous savons sur l'écrivain, en dehors peut-être de son discours en hommage à Zola prononcé en 1933. Enfin l'ouvrage se termine par une série d'interférences, « d'Essais », « d'Etudes » dus à la plume d'hommes qui connurent Céline et d'écrivains en renom.

Certes, tout cela est passionnant, car cela nous permet de dégager un Céline plus humain et en tout cas beaucoup moins engagé politiquement que certains de ses écrits pourraient le faire supposer.

Collections Populaires

Mémoires du Cardinal de Retz (L.P.) Cet ouvrage est le premier livre écrit en français moderne et l'auteur est certainement un des plus grands de nos écrivains. Ce livre contient un certain nombre de portraits restés justement célèbres. Il vous conte la Fronde à laquelle Retz prit une part active et dévoile devant nos yeux les intrigues des « partis » avec une verve, une élégance de style, une richesse d'expression inouïables.

La montagne de feu de Hans Suvin (L.P.) Ce roman curieux qui se déroule au Népal nous fait pénétrer dans les mœurs d'un peuple qui mélange de façon la plus drôle les vieilles civilisations du modernisme le plus déraisonnable. La trame du livre est basée sur l'évolution sexuelle de la femme.

L'inconnu du Nord-Express par Patricia Highsmith (L.P.) Ce roman policier est surtout célèbre par le film que Hitchcock en tira. Il s'agit d'un double crime dont les deux auteurs se fournissent un alibi.

Mort dans l'après-midi d'Ernest Hemingway (L.P.) Ce roman de l'écrivain américain est une bible pour tout amateur de courses de taureaux. Pour ma part, le sujet me dégoûte profondément, mais il faut bien convenir que le style est d'une richesse incomparable et qu'il s'agit d'une œuvre essentielle.

Terra Magna de John Knitter (L.P.) A ceux qui aiment les grands romans naturalistes, cette œuvre de Knitter peut apporter un dépaysement certain. Il leur fera parcourir le Maroc et l'Égypte leur laissant suffisamment de liberté d'esprit pour un exercice plus sérieux.

Gargantua de Rabelais (L.P.) Voici le deuxième tome de l'œuvre de Rabelais. Il faut le lire, dit-on, et c'est pas de la tarte. Enfin pour ceux d'entre vous qui voudraient tenter l'expérience, je vous informe que dans le double souci de nous aider, l'éditeur, à côté de chaque page de textes nous offre une page de notes explicatives. En réalité si on veut faire lire Rabelais, il faudra qu'on se résolve à faire suivre une page de texte d'une page en français moderne.

Les Innocents de Paris de Gilbert Cesbron (L.P.) Voici le premier livre de Cesbron et le meilleur à mon avis en tout cas, le seul qui vaille la peine d'être lu. Dans le cadre des fortifications des enfants s'ébattaient, c'est simple mais c'est vrai.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous

vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez

3, rue Ternaux, Paris (11^e)

C.C.P. Paris 11289-15

Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

En souscription

BAKOUNINE :
« Fédéralisme, Socialisme et antithéologie » 9

Nouveautés

OMAR KAYYAM ET LES RUBAYATS :

Illustré de miniatures persanes 70

L'ALGERIE CAPOVALISÉE ?

Suite de l'Algérie qui se cherche, Daniel Guérin. 3,60

LA QUESTION

Alleg 3

ENQUÊTES SUR UN MONDE NOUVEAU

Danilo Dolci 18,80

En français :

FRANCO

Luis Ramrez 18,80

L'INTERNATIONALE OUVRIÈRE

DE 1864 A 1920

Cours en Sorbonne : Droz,

fasc. 1 et fasc. 2 15

En souscription

NI DIEU NI MAÎTRE :

anthologie de textes anarchistes, par Daniel Guérin 36

DEMOCRATIE ET TOTALITARISME

Aron 3

Cinéma :

Ella Kazan 6,90

Luis Bunuel 6

Poésies :

René Char : La Provence. 5,50

Arts :

Clovis Trouille 36

Disques :

Georges Brassens (45 T) :

Les 4 Z'arts ; La tondeuse, etc. 9,65

Chants de lutte :

L'Internationale 10

Folklore :

Pete Seeger (33 T), n° 4. 25

Folklore en français :

Graeme Allwright (45 T) :

chantant le Trimardeur, Billy boy, etc. 9,65

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES**ARMAND E. (les amis d') :**

Sa vie, sa pensée, son œuvre 15

ARVON :

L'Anarchisme (coll. Que sais-je ?) 2,50

BAKOUNINE :

(Edit. Brill-Leiden)

Tome I 87,50

Tome I vol II 98,50

Tome III 108,50

(Edit. Pauvert) Choix de

textes 3

Fédéralisme, socialisme et

antithéologie 11

BALKANSKI :

G. Cheitanov 9,20

BESNARD P. :

Le monde nouveau 3

BONTEMPS Ch.-Aug. :

L'Anarchisme et le réel 10

ELTZBACHER P. :

Anarchisme (en anglais) 15

ECRITS SUR L'ANARCHISME

P. V. Berthier, Bontemps,

etc. 4,40

FAURE SEBASTIEN :

Mon communisme 6

FAYOLLE MAURICE :

Réflexions sur l'anarchisme 2,50

Réédité

Album des chansons de

Brassens 140

FERRER SOL :

Francisco Ferrer 15

GRANT G. :

Pour connaître la pensée

de Proudhon 3,90

GUÉRIN DANIEL :

Jeunesse du socialisme

libertaire 8

Ni Dieu ni maître (antho-

logie de textes libér-

taires, dont certains in-

édits) 39

L'anarchisme 3

GUILLÉMINAULT ET A.

MAHE :

L'épopée de la révolte 25

GURVITCH :

Pour le centenaire de la

mort de P. J. Proudhon

(cours en Sorbonne) 12

Proudhon 5

HALEVY D. :

La jeunesse de Proudhon. 7,20

Le mariage de Proudhon. 7,20

HARMEL :

Histoire de l'Anarchie 8

Réédité

Le Surréalisme et la

peinture, d'André

Breton 120

HAUPTMANN :

Marx et Proudhon 3

HEM DAY :

Francisco Ferrer, un pré-

curseur 4,00

LECOIN LOUIS :

Le cours d'une vie 18

LEVAL GASTON :

Éléments d'éthique mo-

derne 2,50

Pratique du socialisme li-

bertaire 1,70

LEVAL, RIERA et BOUYE :

Problèmes contemporains. 8,50

MAITRON JEAN :

Histoire du mouvement

anarchiste en France 15

Ravachol et les anarchistes 4,80

RECLUS (des amis d'El-

sée) :

Les frères Reclus, ou du

protestantisme à l'anar-

chie 8,50

CATALOGUE 1966

Nous avisons les lecteurs du

« Monde Libéraire » qu'ils peu-

vent se procurer le catalogue de

notre librairie en écrivant

à « Librairie Publico », 3, rue Ternaux, Paris-11^e

LES MAINS SALES

par Maurice Joyeux

C'est la police qui trouble l'ordre au lieu de le maintenir, c'est dans ses rangs, à la Préfecture, que se rencontrent les assassins.

René VIVIANI,
Ancien ministre de l'Intérieur.

POUR les situer dans le temps, il suffit de feuilleter l'Histoire et de la corner d'un pouce sale aux chapitres consacrés aux rapines, aux chantages, aux crimes. Ils sont de ces larves habituées à l'humidité et à l'ombre qui, les soirs où l'orage déferle, refont surface et apparaissent sous leur vrai visage à la lumière des scandales qui éclaboussent le monde de la finance ou de la politique, les deux parfois ! Et le voilà bien le paradoxe sur lequel le philosophe sèche. Constituées pour prévenir ou pourchasser le crime, la police parallèle, la police politique, la police d'Etat portent le crime sur leurs gueules comme le lépreux porte sa plaie, avec l'arrogance, avec la fatuité, avec la sombre satisfaction que confère l'irrémissible.

Oui, feuilletons les pages de l'Histoire et nous y verrons, inséparablement liés, les noms de l'innocent et du coupable, du supplicié et du bourreau, de la victime et du flic politique. Celle, par exemple, d'Urbain Grandier et du juge Laubardemont, du Masque de Fer et de l'officier de police Saint-Mars, du général Mallet et du préfet Savary ! Crimes politiques, perpétrés par de la flicaille à l'ombre du despotisme. On n'en finirait pas de citer des exemples, qui semblent extraits de cette page du Dante où l'on voit, au milieu d'une flaque de boue et de sang, s'enfoncer lentement au plus profond de l'Enfer l'innocence accablée au crime officiel, au crime perpétré par la raison d'Etat.

Mais si l'histoire nous a laissé des toiles hautes en couleur de ce trio de damnés, l'innocent, le flic et le despote, à qui nous devons la tragédie grecque, la peinture satanique et peut-être un goût morbide pour le récit de ces violences, on doit bien convenir que les temps modernes n'ont pas échappé à ces ignominies dans lesquelles les polices de l'Antiquité, comme celles de l'Ancien Régime, ont sombré.

La République avait tendu un index vengeur contre les tyrans, dénonçant le crime d'Etat, proclamant l'égalité du citoyen devant les lois. Et pourtant on vit, aussitôt le tyran chassé, se reconstituer à l'ombre de l'Etat-démocratie, et à côté de la police officielle, les polices parallèles. Police militaire, police financière, police du territoire et j'en passe. Mieux, innovant en la matière, c'est à la démocratie qu'on doit l'astuce de recruter certains des agents de ces polices parmi la chiourme qui peuplait les pénitenciers. Et depuis cent cinquante ans nous avons vu ce personnel de sac et de corde mêlé à tous les scandales, mouillé dans toutes les combinaisons financières, celle de Panama, celle de la mère Hanau, celle d'Oustric, celle des piastres et j'en oublie. Nous les retrouvons dans toutes les aventures politiques, l'affaire Dreyfus, les provocations antiouvrières de Draveil, l'affaire Stavisky, la guerre d'Algérie et naturellement les multiples complots du 13 mai. Agrippées au pouvoir, comme la mousse au tronc qu'elle ronge et qu'elle pourrit, les polices se sont agglutinées à tous les gouvernements qui se sont succédé depuis plus de cent ans, les trahissant ou les servant au hasard de l'intérêt des forbans qui en furent les patrons.

STRUCTURES MENTALES DES POLICES POLITIQUES

C'est en vain qu'on chercherait une excuse, une explication au comportement des polices politiques. Dans le crime, elles n'ont ni frontière géographique, ni frontière politique, ni frontière idéologique. C'est chez elles que se retrouvent ces agents doubles ou triples qui périodiquement alimentent les colonnes des quotidiens. Elles ont été à l'origine de tous les forfaits perpétrés au nom du communisme dans les démocraties populaires, mais elles ont également alimenté la fameuse commission Mac Carthy aux U.S.A. En vérité, par leur caractère, elles échappent aux contrôles collectifs et deviennent rapidement des instruments dans les mains de ceux qui les paient. La vénalité, le chantage, la prévarication, le terrorisme, voilà les vices dont les polices politiques se nourrissent. Et cette constance dans le crime fait qu'à la fois méprisées et indispensables au clan, elles survivent à tous les régimes. Elles ont été et elles seront de nouveau un merveilleux instrument de coup d'Etat et la participation qu'elles prennent au changement de régime

leur assure l'impunité pour tous les travaux de seconde main qu'elles entreprennent à leur compte pour améliorer le matériel.

Une certaine littérature de type populaire s'est emparée d'elles. La littérature, c'est bien connu, se nourrit de drames, mais il est curieux de constater que ces polices se sont mirées avantageusement dans l'image souvent affreuse qu'on faisait d'elles et qu'à vrai dire on s'est parfois demandé laquelle était tributaire de l'autre, de l'arsouille des Renseignements généraux qui fournissait un tel modèle ou de la crapule figolée par l'auteur à l'imagination vive auquel il collait froidement l'étiquette de « flic ».

En vérité, l'agent de la police politique appartient à la société comme la salle d'eau appartient à l'immeuble, et il est le collecteur de cette société. Les hommes « bien », les hommes « aux mains propres », se déchargent sur lui de l'immondice collective, tout naturellement en se serrant les lèvres et en se pinçant le nez. Mais cette société, qui mesure l'infection de cette plaie ouverte à son flanc, sent parfois son cœur se soulever. Dans ses moments de pureté, qui coïncident d'ailleurs avec les soubresauts qui la secouent, elle se promet de nettoyer les écuries, de faire place nette, de balayer devant sa porte. C'est le langage que tenaient les hommes de la V^e République, qui, d'ailleurs, pour chasser la IV^e s'étaient appuyés sur tout ce que celle-ci comptait de flics réguliers ou pas. Rappelez-vous ? Les janissaires manifestaient en 58 contre les gouvernements qui les payaient et auxquels ils avaient prêté serment, et les agents en civil, qui, eux, participaient à tous les complots organisés par les militaires. Il a fallu le prolongement de la guerre d'Algérie pour voir tout ce joli monde un instant divisé, s'assassinant à qui mieux mieux. Nous fûmes alors quelques-uns à avoir un espoir.

— Bon Dieu, qu'ils y crèvent tous !

C'était mal les connaître ; après un instant de flottement nous devions les retrouver tous unis derrière le gouvernement de la propreté, le gouvernement de la justice, le gouvernement de Gaulle ! Un gouvernement qui ne tolérerait pas une affaire des piastres, bien sûr, ou une affaire Stavisky. Et d'ailleurs de telles affaires, qui sonnaient le glas d'un régime, n'auraient pas pu voir le jour sous le gouvernement du général de Gaulle et de ses préteurs !

L'affaire Ben Barka est pire. Je dirais même que par ses ramifications extérieures, par le mélange des complicités des polices parallèles avec la police officielle, elle est unique dans son genre. Je voudrais la singulariser par deux images.

UN CRIME CRAPULEUX

Il y a un peu plus de deux mois, un homme politique marocain est enlevé par des truands et des flics symboliquement associés pour cette œuvre pie. On le conduit dans la villa d'un truand Boucheseiche, à moins que ce soit dans la villa du flic Lopez, c'est sans importance, et au cours d'une scène abominable Ben Barka est roué de coups jusqu'à l'arrivée d'un autre truand ou d'un autre flic, en tout cas d'un ministre de l'Intérieur qui se précipite sur l'homme à terre et le larde de coups de poignard.

Il y a quelques jours, un homme paraît sur un perron officiel. D'un geste noble, il écarte les journalistes. « Messieurs, dit-il, tout le monde comprendra que je sois le dernier à rompre le secret de l'instruction. » Le coup de menton est joli. La noblesse naturelle des grands serviteurs de l'Etat quoi ! Or Godard, ce personnage important du cabinet du ministre, est depuis le début au courant de la boucherie d'Ormay.

Oui, j'ai voulu mettre l'une auprès de l'autre ces deux images. L'une la scène abjecte, l'autre un janissaire de cette... de Frey nous jouant les pères nobles, parlant d'honneur comme s'il y allait de soi que police soit synonyme d'honneur. Mais venons-en à l'affaire elle-même. Elle est crapuleuse en ce sens que le grisbi a coulé entre les doigts de petits truands, dont un est mort, un autre probablement liquidé et dont les autres sont en fuite.

L'affaire est simple, un ministre de l'Intérieur veut faire tuer un adversaire politique. Ce personnage, Oufkir, s'adresse à ses collègues parisiens. Une équipe est constituée avec des truands « repentis » qui jouent à l'occasion le rôle d'indicateurs et de flics politiques. Du fric est débloquent par le ministre de l'Intérieur marocain pour arroser les tueurs (on ne parle plus de ce fric dans la presse parisienne ?). Ben Barka doit être enlevé, liquidé, transporté ailleurs. Mais voilà, il y a une paille, un ami marocain de l'homme politique a vu celui-ci enlevé et l'opinion est alertée. La proie risque d'échapper à Oufkir qui, de Rabat, se déplace pour achever lui-même le travail.

A ce moment, les tueurs prennent peur, les truands s'égaillent comme une volée de moineaux et les flics poli-

tiques informent leurs chefs respectifs du tournant inquiétant que prend l'affaire. Alors, pendant plus d'un mois, les Frey, les Jacquier, les Papon et leurs services vont s'employer à étouffer l'affaire. Pourtant l'opinion publique a commencé à s'alarmer et pousse le juge d'instruction. Des flics, pas des politiques ceux-là, sont arrêtés. Lopez, Souchon, Voïtot lâchent des bribes de vérité. De l'extérieur un des truands mène une campagne d'intoxication qui ressemble fort à du chantage. Et puis, soudain, une partie de la vérité éclate. Toutes les polices étaient au courant de l'affaire. Elles n'ont rien fait pour empêcher le meurtre, pour arrêter les meurtriers. Elles ont caché au juge d'instruction les éléments qui auraient pu éclairer l'enquête. Enfin, aux abois, ces polices ont suicidé Figon ! Pourquoi ? Figon, qui savait tout, faisait, à travers les articles de « Minute » et de « L'Express », chanter un personnage important. Celui qui avait promis à Oufkir de fermer les yeux, qui lui avait peut-être fourni les flics de l'équipe. Un personnage au bras long qui a maintenu autour de l'affaire, pendant deux mois, un rideau de fumée. Qui laisse dire aujourd'hui que s'il a fait cela c'était pour conserver aux élections présidentielles un caractère de décence. Ce personnage c'est M. Frey ! M. Frey, collègue d'Oufkir, n'a pas voulu lui refuser un service qu'il avait d'ailleurs déjà rendu à son autre collègue, ministre de l'Intérieur espagnol, en faisant arrêter, il y a deux ans, vingt et un anarchistes espagnols. La voilà bien l'Internationale du crime.

LE RÈGLEMENT

Oui, les flics, et pas seulement les flics politiques, se sont mouillés dans le meurtre de Ben Barka et on vient de les prendre la main dans le sac. J'ai écrit plus haut que l'affaire dépassait en ignominie tout ce qu'on avait vu sous la III^e ou la IV^e République et je le maintiens. Bien sûr les barbouzes ont souvent abattu des hommes qui les gênaient, comme ils le firent pour Figon. Mais le meurtre de Ben Barka est gratuit lui ! Il ne concerne ni la politique intérieure ni la politique extérieure du régime. Ben Barka n'était pas adversaire du gaullisme, il ne gênait en rien les petits trafics lucratifs des canailles qui l'ont abattu. C'est un service, simplement, un service rendu, rendu par Frey à un ami, Oufkir. C'est bien sûr un meurtre crapuleux en ce sens qu'il est commis par des subalternes pour de l'argent. S'il obtint l'aval des caïds de la police c'est pour rendre service à un ami, mais également par sport pour que les tueurs conservent la main.

Aujourd'hui, le scandale s'étale au plein jour. Affolée la canaille dorée tourne en rond. On s'apprête à suicider quelques-uns des truands mouillés mais ceux-ci, qui ne se font aucune illusion sur leurs copains les flics, se planquent. On fend l'oreille à quelques subalternes. On lance un mandat contre Oufkir. Après tout, c'est pour lui qu'on a agi, qu'il se démerde...

Pourtant le pouvoir, la république moderne, atteint au visage en plein fouet, va devoir faire des exemples. Punir les maladroits, jeter de la poudre aux yeux du peuple en ressortant le serpent de mer : la réorganisation des polices. Là encore, la V^e République n'a rien inventé. En vérité les polices portent en elles les vices dont elles se nourrissent ! Nous avons maintenant devant nous tous les éléments du problème.

Rabat et Paris sont pris à la gorge et pas seulement par leurs oppositions qui cherchent à exploiter l'affaire, mais plus peut-être par les luttes sourdes qui au sein de leur majorité sont exaspérées par les rivalités de clans. A Rabat, le roitelet dévoilé et sanguinaire va se trouver en face de ces règlements de palais qui caractérisent les dictatures, les royautés et les « démocraties » arabes. A Paris, la lutte est engagée par les gaullistes de gauche contre les gaullistes de droite, lutte que Debré compte bien arbitrer à son profit.

Et, en fond de scène, des truands tués ou en fuite, des flics en tôle et un homme massacré, un homme qui n'était pas notre ami, mais enfin un homme qu'on peut considérer comme estimable et qui fut la victime des intrigues de cour de deux monarchies méprisables.

P.-S. — On croyait M. Boucheseiche exécuté. Il serait vivant ! On croyait Maurice Lemarchand en prison. Il serait en liberté. On croyait M. Frey « démissionné » bien qu'on n'en entende plus parler. Il serait toujours ministre de l'Intérieur.

Qu'on ne croit pas pour autant que l'affaire soit au point mort. On interroge des demoiselles de théâtre, on arrête une femme de ménage, on échange avec le Maroc des notes vengeresses et pour renforcer les services officiels, on vient de faire appel à une vieille baderne qui telles les hyènes s'avancent aussitôt que l'odeur s'em-
puante.

Ce personnage équivoque, c'est M. François Mauriac qui à lui seul symbolise une affaire qui met en relief la décomposition d'une Société.